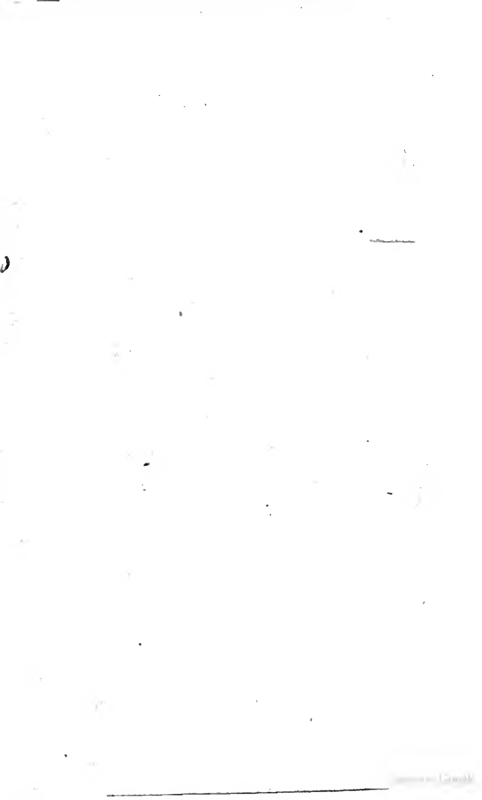


HISTOIRE
ET VIE
DE L'ARRETIN,

OU

Entretiens de MAGDELON *&* *de* JULIE;

Ou l'on a joint

LA TOURRIERE
DES
CARMELITES,

Servant de pendant au P. des C. augmentée d'une piece bien corrigée, & relative au sujet.

Avec figures en taille-douce.





M. DCC. LXXVI.



HISTOIRE
ET VIE
DE L'ARRETIN.
OU
Entretiens de Magdelon & de Julie.

MAGDELON. N'as-tu point vu Julie, la fille du pâtiſſier, comme elle étoit ce matin richement ajuſtée? de bonne foi lorſqu'elle eſt entrée dans l'égliſe des Auguſtins, je l'ai priſe pour une marquiſe à la voir; un jeune homme qui avoit les airs d'un grand ſeigneur lui donnoit la main, & elle avoit à ſa ſuite deux femmes & trois grands laquais.

JUL. Je l'ai vue & je n'ai pas été moins ſurpriſe que toi. Je me ſuis arrêtée pour la voir paſſer; ſes habits étoient extrêmement riches, mais ſur-tout les bijoux

qu'elle portoit m'ont paru d'un prix inestimable.

MAGD. Il est vrai.

JUL. Comment est-ce qu'elle a pu parvenir à une si haute fortune ? dans le tems que je l'ai vue à Venise, elle avoit pour meilleur habit, une cotte d'une petite étamine, & ordinairement elle étoit toute crottée ; parce qu'elle ne faisoit que courir pour gagner quelques sols.

MAGD. Vraiment c'étoit encore bien pis quand elle vint à Rome.

JUL. Y a-t-il long-tems qu'elle y est venue ?

MAGD. Il y a environ deux ans.

JUL. En quel équipage vint-elle, dis-le moi je t'en prie ? Je ne puis comprendre comment dans si peu de tems elle a pu devenir si grande dame.

MAGD. Tu ne sais donc pas le bon de son histoire : il faut que je te l'apprenne ? un courtaut de boutique se rendit amoureux d'elle ; il étoit jaloux & pour s'assurer de sa fidélité, il aima mieux abandonner toutes ses affaires & ne la point quitter d'un pas Enfin ils sortirent de Venise, & après avoir couru quelque tems çà & là, ils vinrent à Rome. Si tu l'avois vue alors, jamais créature n'a été plus misérable qu'elle l'é-

toit. Son galant avoit mangé tout son bien, & il ne sut pas être bon voleur, on l'envoya aux galeres. La pauvre fille étoit bien en peine : cependant elle fut bien inspirée, elle se fit connoître à dame angelique qui demeuroit à CAMPO DEL FIORI, c'étoit une femme habile, & elle vit bien que notre Venitienne avec toute sa misere ne laissoit pas d'avoir assez beau nez ; & que si une fois elle l'avoit instruite, il y auroit quelque chose à gagner. En effet il vint dans peu bonne compagnie chez dame angelique. Ce n'étoient pourtant au commencement guere que des moines & des prêtres ; mais ceux-là ne sont pas ceux qui payent le plus mal. Ensuite elle se rendit plus considérable par les beaux habits qu'elle mit ; des évêques & des cardinaux en voulurent, & dès-lors il n'y en eut que pour elle : pense un peu si c'étoit le moyen de s'enrichir bientôt.

JUL. Tu me surprens qu'elle aie pu attirer tant de monde avec si peu de beauté qu'elle a. Assurément son hôtesse lui avoit donné quelque diablerie pour rendre les hommes ainsi fous après elle.

MAGD. Je ne sais pas comme tu la trouve, mais elle me paroît assez agréable, sa taille est assez haute & bien prise, elle

eſt d'une grande blancheur, ſon embonpoint n'a rien d'incommode, ſon viſage & ſes mains marquent la fraîcheur d'une jeune fille, elle a des beaux yeux vifs, qu'elle ſait rendre languiſſans comme elle veut. As-tu vu ſa gorge? Ses tettons ſont éloignés, ronds & toujours fermes: elle eſt étroite de ceinture & large aux feſſes, ſes cuiſſes ſont aſſez groſſes, & ſa peau eſt fort douce à toucher. Elle a les motes de ſon affaire relevées avec de petits poils blonds; & une de ſes amies m'a aſſuré que ſon trou étoit toujours demeuré fort étroit & petit. Avec tout cela ſes manieres charment encore plus.

Jul. Acheve je t'en prie: qu'eſt-ce qu'il y a dans ſes manieres qui te plaît tant?

Magd. Je ne le ſaurois bien exprimer. Elle fait bonne mine à tout le monde; elle à un enjouement raiſonnable & vit toujours ſagement; elle s'accommode aux façons de tous ceux qui la voient, & avec ceux qui ont de l'eſprit elle caquette agréablement; de quels mets qu'on lui préſente à table elle mange peu, & ne boit preſque point; elle fait tout proprement; mais je ne ſais comment elle peut réuſſir à entretenir ſans jalouſie pluſieurs galans, elle

ne s'embarraſſe point d'en avoir deux ou trois & daventage en même tems chez elle. Ce rôle me paroît bien difficile à jouer, cependant ſes galans s'en vont tous contens & l'aiment toujours. Au reſte on m'a dit que quand elle eſt ſeule à ſa chambre avec un ami, quoiqu'elle ne faſſe pas trop la lubrique, elle le careſſe & le divertit de tant de manieres que perſonne ne peut la quitter quand on eſt à la baiſer.

JUL. Mais encore quel plaiſir particulier peut-elle donner? ſeroit-ce qu'elle ſe laiſſe baiſer par l'endroit défendu?

MAGD. Et par celui-là & de pluſieurs autres façons que je ne te dirai pas.

JUL. Ah chere Magdelon je te prie, dis-moi tout! tu ſais bien comme je t'aime, nous ſommes ici ſeules & rien ne nous preſſe.

MAGD. Mais il y a tant de vilains mots à dire.

JUL. O vraiment te voilà bonne fille! que peux-tu dire que *vit*, *con* & *cul*; voilà grand-choſe, entre nous dois-tu faire ces façons?

MAGD. Je ne crois pas te pouvoir dire tous les plaiſirs qu'une femme peut prendre avec un homme, car je ne les ai pas tous expérimentés, mais il me ſouvient

de l'avoir fait de plusieurs manieres bien douces.

Jul. Bon, tu verras que nous trouverons tous ces plaisirs: j'ai baisé aussi quelquefois dans des postures bien drôles, & j'en étois bien satisfaite.

Magd. As-tu jamais baisé femme avec femme? je ne crois pas qu'on le puisse, que d'une feçon. Les hommes se baisent aussi entr'eux: mais une femme le peut faire avec deux hommes en même tems, & non pas un homme avec deux femmes, & j'ai remarqué que quelle posture que j'aie tenue, j'ai toujours bien senti du plaisir, & en ai donné beaucoup à mes amis. Il me souvient encore comment je commençai d'apprendre. Du vivant de mon pere je couchois avec une tante qui étoit veuve, un jour qu'elle étoit allée à un bien de campagne avec ma mere, je demaurai au logis, & comme je voulus passer dans la chambre de mon cousin, je trouvai la porte fermée par dedans. Je prêtai l'oreille pour savoir s'il y avoit quelqu'un avec lui, & d'abord j'apperçus derriere la tapisserie un trou qu'avoit fait le nœud d'un air, & je vis le drôle assis; il avoit les jambes ouvertes & étendues, & empoignant son membre le branloit tantôt vîte, tantôt

doucement, tantôt il y crachoit dessus, ensuite je vis qu'il tomba en terre une matiere blanche que je ne connoissois pas alors; il étoit sans mouvement, & je m'imaginai bien que c'étoit un divertissement. Dans le moment j'allai raconter à ma sœur ce que j'avois vu. Elle avoit alors quinze à seize ans, & moi je n'en avois guere plus de onze, aussi elle en savoit plus que moi. Elle me dit que cette matiere blanche étoit la semence, & qu'avec cela les hommes engrossoient les femmes; & pour me faire mieux entendre la chose elle me mit la main au con & me frotta un peu dans l'endroit où elle me dit que les hommes mettoient leur affaire. Ensuite nous allâmes à la chambre de mon cousin qui étoit sorti, je me mis dans la posture où je l'avois vu; & ma sœur leva sa cotte & se mit entre mes cuisses, son affaire sur le mien, & en me frottant par dedans avec le doigt j'appris comment les hommes font aux femmes.

Jul. Sans doute vous vous divertîtes bien dans le lit ensuite?

Magd. Tu verras. On maria ma sœur quelque tems après, mais je ne laissois pas d'aller au trou par où j'avois vu mon cousin, & toutes les fois il me sembloit que

je l'y voyois encore. Un jour que je regardois par ce trou, je le vis avec un autre jeune homme de bonne mine, qui se caressoient tendrement. Croirois-tu bien Julie, que cela me revenoit continuellement dans la tête. La nuit je ne pouvois dormir, & je ne faisois que me rouler dans le lit.

JUL. Je m'imagine que tu aurois bien souhaité que ce beau garçon que tu avois vu eût été auprès de toi.

MAGD. Je te laisse à penser. Aussi ma tante s'apperçut bien de mon inquiétude & me demanda plusieurs fois, *qu'as-tu Magdelon que tu ne dors point? T'a-t-on fait quelque chose aujourd'hui?* Je lui répondois que non. Après m'avoir ainsi fait plusieurs questions, comme elle vit que je ne dormois point, elle se mit à me caresser, elle me baisoit & me manioit mes tettons & mes cuisses, & me disoit toujours, *dis-le moi mon enfant, & n'aies point de honte, tu sais que je t'aime.* Certes elle me pressa tant que je lui dis, & par gestes & par paroles tout ce que j'avois vu le jour. Elle en rit & me dit, *ne sois pas surprise de ce que tu as vu mon enfant; c'est la coutume de ces jeunes drôles de se donner du plaisir l'un l'autre; les hommes en font tout de même entr'eux, & les femmes sont des sottes*

de n'en pas faire de même entr'elles & les laiſſer là. *Comment ma tante*, lui dis-je *alors, les femmes peuvent-elles avoir du plaiſir ſans les hommes?* *Aſſurément*, me dit-elle, *veux-tu que je te le faſſe voir?* je ne répondis rien, & elle d'abord m'embraſſe, & me ſerre avec plus d'amitié que jamais, me manie les tettons & les feſſes, me fait ouvrir les cuiſſes & me mit ſon doigt dans mon trou, & me porta un des miens dans le ſien. Après nous être ainſi frottées quelques momens avec beaucoup de plaiſir, elle me fit étendre tout-à-fait & tourner le dos en bas, après elle ſe coula entre mes cuiſſes, mit ſa langue entre mes levres & me demanda la mienne qu'elle ſuça; elle me fit encore tenir mes talons vers ſes feſſes, & mit ſon affaire ſur le mien, elle me ſecouoit ainſi & me frottoit particuliérement dans l'endroit où il y a de l'os deſſus; comme elle ſe remuoit tantôt vîte, tantôt doucement, elle me demandoit ſi je ne ſentois point de plaiſir, qu'elle en ſentoit infiniment: pour moi je tréſaillois toute, & dans les tranſports où j'étois, je remuois mes feſſes avec tant de force, que je la levois en l'air quoi qu'elle fût bien peſante. Quand elle ſe fut remiſe, elle me baiſa mille fois, & nous retournâmens à ce badinage pluſieurs

fois durant cette nuit, tantôt je me mettois dessous, tantôt dessus. Depuis j'aimai toujours ma tante, comme elle m'aimoit aussi beaucoup : & nous passâmes ensemble d'agréables nuits.

JUL. Voilà comme tu a appris à te divertir femme avec femme, mais d'homme avec femme comment l'as-tu su ?

MAGD. Mon cousin, depuis la mort de mon pere, épousa sa femme que tu connois, ils demeuroient avec nous, & à vendanges où nous allâmes à un bien de campagne, je vis un soir par un trou, qui étoit au plancher de la chambre de ma mere, où je couchois avec elle, & qui regardoit dans la chambre dessous, que ma cousine cherchoit ses puces. Elle étoit toute nue & son mari la regardoit; il étoit aussi à découvert sur le lit couché à la renverse; il avoit sur son ventre son membre bandé, & il me parut si gros & si long que je ne pouvois comprendre qu'une femme aussi petite que l'est ma cousine pût faire place à un si gros affaire. *Est-il possible*, disois-je en moi-même, *que s'il lui met ce grand membre dans le ventre il ne la déchire point ?* & puis je croyois qu'il ne faisoit seulement que la frotter ainsi que ma tante me faisoit. Cependant j'ouis que mon cousin lui dit

ma fille viens ici; elle ſe tourna pour le regarder & l'ayant vu de la ſorte, elle lui dit en ſouriant *que voulez-vous? viens ſi tu veux*, lui dit il, *encore une fois*: la chemiſe lui tomba des mains, elle y alla, & d'abord elle prit à ſa main l'affaire de ſon mari, ils s'approcherent l'un de l'autre & ſe ſerroient; elle le baiſoit de tems en tems fort doucement, & promenoit une de ſes mains ſur le ventre de ſon mari, il lui tenoit une de ſes mains aux tettons, & avec l'autre il touchant ſon affaire, & faiſoit avec ſes petits poils comme s'il les eût voulu friſer: de tems en tems il la fouettoit tendrement, puis elle le mordoit & mettoit une de ſes jambes ſur celles de ſon mari. Enfin il la tourna à dos & lui monta ſur le corps, il lui ouvrit avec les mains les levres de ſon trou & y mit dedans ſon gros affaire. Toute étonnée j'attendois qu'elle criât, & je commençois à craindre qu'elle ne mourût, lorſque je vis qu'elle leva les jambes ſur les côtés de ſon mari & avec les mains elle lui ſerroit les feſſes, & le tirant vers ſon ventre elle levoit ſes feſſes & battoit avec ſes talons comme ſi elle eût craint qu'il ne l'eût ôté: il pouſſoit fortement & elle ſoupiroit, & j'entendois qu'au commencement elle ſembloit ſe plaindre & lui diſoit: *tu me*

tues fripon, tu me tues. Après plusieurs secousses il cessoit de pousser fort, & alors elle lui disoit en l'excitant par ses branlemens, *ah mon ami tu ne m'aimes pas, mon petit fils fais donc quelqne douceur !* il poussa encore, & elle lui crioit, *pousse mon fils, pousse.* Elle disoit ensuite en soupirant; *ah je me meurs.* En effet après s'être branlés avec une ardeur extrême, ils demeurerent comme immobiles. Elle avoit ses jambes & ses bras étendus, tout son corps étoit de même abattu; alors certes je crus qu'elle étoit morte: mais je fut bientôt rassurée, mon cousin se tourna de côté, & sa femme prit sa chemise comme si elle se fût éveillée d'un sommeil. Elle fit tourner son mari, lui essuya son membre, qui étoit devenu petit & ridé & ne sembloit plus le même; puis elle le baisa au ventre & par-tout, ce qui me fit juger qu'elle n'étoit morte que de plaisir.

Jul. Mais quoi! C'étoit tout ce eque tu pensois alors? & tu ne te sentois pas autrement émue à un tel spectacle?

Magd. Ah ma chere Julie, je me trouvai dans cette occasion dans un état de fureur, tant j'avois de démangaison d'expérimenter un semblable plaisir. Pendant tout le tems que je le vis faire, je me

tins toujours les doigts dans mon affaire, je me frottois du mieux que je pouvois & je m'imaginois si vivement les plaisirs qu'ils goûtoient ensemble, qu'il me sembloit des momens que j'étois là & que j'y prenois part. Ma mère vint & nous nous couchâmes; mais je ne pus dormir, heureuse encore qu'elle ne s'apperçut de rien. Cependant je pensai toute la nuit aux moyens que je pouvois prendre pour me faire baiser à un homme, sur-tout je le souhaittois fort discret. Il s'en présenta plusieurs à mon esprit; mais celui qui m'occupa le plus fut ce joli garçon que j'avois vu avec mon cousin. Il me souvint alors qu'il m'avoit saluée diverses fois avec toutes les apparences d'un homme amoureux. Je résolus donc d'affecter dès le lendemain de passer devant lui & de lui rendre de la meilleure grace que je pourrois les saluts qu'il me faisoit. Cela me réussit assez bien & sans me donner la peine d'aller courir devant sa maison, il vint chez nous une fois & passa à dessein de me voir encore deux fois par notre rue. Tu aurois dit que nous nous étions communiqués nos pensées à voir comme nous nous accordions. C'étoit pourtant peu de chose que cela, & je souhaitois extrêmement de l'entrete-

nir en particulier, afin de le mettre d'humeur de me demander quelque faveur. Il n'osoit m'aborder tant il me croyoit fiere, & moi j'enrageois de le voir ainsi façonneux. Enfin après voir rôdé quelques jours dans notre quartier, il remarqua pour une bonne fois que mes regards n'étoient ni fiers, ni indifférens; & une occasion qui se présenta le fit hasarder de m'entretenir. Il entra chez nous une après-dînée, & alla droit à la chambre de mon cousin; je courus après lui aux degrés pour lui dire que mon cousin étoit sorti. *Mademoiselle*, me dit-il alors, *je suis bien payé de la peine que j'ai prise de venir ici, puisque j'ai l'honneur de vous voir. Je crois, monsieur*, lui repatis-je, *qu'il vous est fort indifférent de me voir ou non, mais si vous voulez parler à mon cousin, il sera bientôt de retour.* En même tems je le fis entrer dans une petite chambre basse assez reculée, & là sous le prétexte du prompt retour de mon cousin je jouis de son entretien pendant quelques heures. J'étois seule au logis assez heureusement avec une vieille servante. Ce jeune homme étoit fils d'un docteur en droit & fort connu de notre maison: c'en étoit assez pour empêcher à ma mere d'être allarmée au cas qu'elle nous trou-

vât ensemble. Ce jour-là il me parut si aimable que j'avois peine à sauver les apparences & à me retenir de lui faire une déclaration d'amour la premiere. Je fis si bien qu'il s'ouvrit entiérement & me dit avec des manieres passionnées qu'il mouroit d'amour pour moi & qu'il n'avoit osé me le dire. Je ne fis la difficille que pour mieux l'engager, & je lui permis quelque baiser, mais il me le faisoit avec une discrétion dont je ne m'accommodois guere. Il se retira après m'avoir demandé plusieurs fois avec prieres qu'il pût me voir quelquefois. Je lui dis que je ne le pouvois recevoir qu'en cettte chambre où nous étions, & qu'il me faudroit même ménager les occasions. Je le vis une autre fois, je le trouvai un peu plus hardi à me caresser. Comme il me pressoit extrêmement de lui promettre de le voir une fois le jour, je lui dis qu'il pouvoit venir sur le soir & entrer par la porte du jardin, d'où il passeroit aisément dans la chambre. Il ne manqua pas le lendemain: alors certes il fit merveilles; d'abord il commença par m'embrasser & me baiser fort tendrement. Comme je le laissai faire impunément, il me mit la main à la gorge & me mania les tettons. La chambre étoit bien incommode; nous

n'avions ni lit, ni chaises, & il nous falloit tenir tout debout. Cette posture comme tu vois peu propre pour nous bien caresser. Cependant mon petit ami ne laissa pas de bien faire : il me tint long-tems une main aux tettons, & de l'autre il m'embrassoit étroitement de tout son corps. Je recevois ses caresses avec joie, & j'en souhaitois encore d'autres, mais il n'osoit pas encore : enfin comme il vit qu'en me serrant ventre contre ventre, il m'avoit fait sentir son instrument qu'il appuyoit contre moi de toute sa force, & que je n'avois rien dit, il commença de me frapper doucement de sa main sur mes fesses, ensuite il chercha le trou de ma cotte & me toucha la cuisse sur la chemise, ensuite à nud, puis il alla à mon affaire qu'il mania quelque tems avec des transports qui me faisoient mourir d'envie qu'il achevât tout : il me prit la main, & me la portât sur son instrument que j'empoignai, il étoit fort gros & long. Comme nous étions ainsi & qu'il n'osoit encore me demander tout, il donna quelques mouvemens de ses fesses & me poussoit pour me faire entendre ce qu'il vouloit ; je reculai jusqu'à la muraille, alors il m'embrassa plus tendrement que jamais & me pria de ne

le pas laiſſer mourir, en même tems il me leva la cotte, & commença de me le mettre dedans. Il ne le fit pas entrer tout cette fois; quoiqu'il me tînt les mains aux feſſes & qu'il me pouſſât fortement. Quand il eut achevé, je me ſentis mouillée; j'eſſuyai mon affaire & nous continuâmes à nous careſſer plus que jamais. Dans un moment il voulut retourner au divertiſſement, & parce qu'il n'avoit pas pu enfoncer tout-à-fait la premiere fois, à cauſe que j'étois encore peu ouverte & que nous étions mal poſtés, il voulut eſſayer d'une autre maniere; il me leva ma jambe gauche ſur ſon côté droit & pouſſa ainſi un peu plus avant que la premiere fois, mais non pas fort profont. Il ſe força pourtant à ces deux coups juſqu'à ne pouvoir plus rien faire. Nous nous ſéparâmes avec promeſſe de nous voir le lendemain. Je m'allai coucher avec une joie que je ne pourrois exprimer, & je reconnus bien alors qu'il n'y a rien dans la vie de ſi doux que le plaiſir que la femme goûte quand un homme la baiſe. Il m'eut été impoſſible de penſer à autre choſe quand je l'aurois voulu.

JUL. Vraiment je n'ai pas de peine à croire ce que tu me dis là. Je compte tout ce qu'on appelle plaiſirs pour rien en com-

paraiſon de celui qu'on a aux tendres embraſſemens. Mais ton union continua-t-elle avec le fils du docteur?

MAGD. Le lendemain à la même heure nous nous trouvâmes au même endroit: d'abord il me toucha par-tout & me fit faire de même ſur lui. Comme il voulut me baiſer, il m'approcha de la muraille & me ſerrant là il leva mes deux jambes qu'il mit ſur ſes côtés, *afin*, me dit-il, *que par ce moyen il puiſſe mieux entrer.* En effet après qu'il m'eût mis ſon membre bien roide dans mon affaire avec quelques ſecouſſes il l'enfonça entiérement, & me fit goûter du plaiſir beaucoup plus que les autres fois. Cependant il me dit qu'il étoit fort déplaiſant qu'il ne pût me faire prendre les plaiſirs de l'amour comme il le ſouhaitoit & que nous étions très-mal à le faire toujours debout. Je ne ſavois point d'autre commodité, mais il eut plus d'adreſſe que moi. Après quelques attouchemens tendres & appétiſſans, il me dit qu'il vouloit me baiſer encore une fois & de toute autre maniere qu'auparavant. Pour cela il me fit tourner le dos, me dit de baiſſer la tête & d'appuyer mes deux mains à la muraille, enſuite il me leva mes habits ſur le dos & avança ſon membre parderriere; je crus

d'abord qu'il me le mettroit dans l'autre trou, & je ris en me souvenant que je l'avois vu avec mon cousin en cette posture. Il me demanda de quoi je riois, je lui dis seulement que son affaire n'entroit pas ; *poussez*, me dit-il *vers moi tant que vous pourrez & vous allez voir comme il ira.* En même tems il me le mit dans le trou ordinaire & il entra fort bien. Peu de tems après nous nous retirâmes, mais non sans nous marquer que nous étions bien fâchés d'être contrains de nous séparer.

JUL. Il faut avouer que tu étois bien mal adroite à chercher tes aises ; ne savois-tu pas porter au moins quelque siege dans cette chambre ?

MAGD. C'est ce que je fis le jour suivant: je portai une chaise qui nous servit bien. Aussi-tôt que mon homme fut venu, il se mit sur cette chaise & moi dessus lui ; il abattit tout-à-fait ses culotes & me mit mes cuisses à nud sur les siennes ; tantôt il prenoit un de mes tettons & le suçoit comme un enfant, tantôt il me donnoit sa langue dans la bouche, & moi je lui donnois la mienne, tantôt il me mordoit ; d'autrefois il me manioit les cuisses, & me fouettoit. Je tenois toujours son affaire empoigné, & plus je le maniois plus je le sentois devenir

roide. Ce soir-là il sembloit s'épuiser en caresses; enfin il me fit tenir debout, m'ouvrit mes cuisses, passa ses jambes dans les miennes, & demeurant assis il m'embrassa si fortement qu'il me faisoit baisser vers lui, de la sorte il me baisa. Il imagina eucore une nouvelle maniere à la seconde fois qu'il voulut me donner le plaisir délicieux: il me fit asseoir sur ses genoux tournée de son côté, de sorte que mes jambes étoient au dos de la chaise, & nous tenant embrassés il me le fit, mais avec plus de peine que les autres fois. Il me souvient qu'après le coup nous allions nous retirer; & comme il me disoit adieu, il mania mes tettons & me caressa avec beaucoup de douceur; je le caressai aussi, je pris à ma main son instrument que je trouvai fort mou. Cependant il commença d'abord à se roidir & à devenir gros; de sorte qu'il me dit en m'entraînant doucement sur la chaise, *ma chere enfant ne perdons point ce moment qui nous reste.* Il s'assit & me fit asseoir sur lui à nud tournée parderriere, & comme cela me tenant embrassée il me le fit une troisieme fois. Il vint encore durant plusieurs jours de suite, & toujours il me baisoit de la maniere qui lui venoit dans la tête. Quelquefois il me faisoit asseoir sur lui, mes deux jambes sur

ſa cuiſſe droite, & avec ſa main gauche il me tenoit embraſſée par le côté, & de la main droite il ſoutenoit ma cuiſſe gauche, en cette poſture il me le faiſoit entrer : je voyois bien pourtant que cette poſture lui étoit incommode, & que je lui devois trop peſer. D'autres fois il me faiſoit aſſeoir ſur la chaiſe, & lui ſe tenant debout, il ſe mettoit entre mes cuiſſes & il me le faiſoit de la façon que ma ſœur m'avoit montré. De cette maniere je goûtois beaucoup plus de plaiſir qu'autrement; auſſi revint-il à cette poſture, & toujours je hauſſois mes jambes ſur ſes côtés, & en appuyant mes talons à ſes feſſes il entroit plus avant qu'il n'avoit jamais fait. Il s'aviſe une autre fois qu'il me baiſoit en cette poſture de prendre avec ſon bras droit une de mes cuiſſes, & la remuoit ſelon qu'il pouſſoit. Un autre jour il mit une de mes cuiſſes à chaque bras, & après m'avoir baiſée ainſi deux fois de cette maniere & qu'il avoit envie d'y revenir une troiſieme, il me fit aſſeoir & tenir les cuiſſes ouvertes à nud, & prenant ſon membre bandé à la main, il ſe jettoit ſur moi & le faiſoit entre un peu, revenant ainſi à diverſes repriſes comme un homme qui court la bague, après quelques courſes je le retenois avec mes deux jambes parderriere, & en

nous ſecouant l'un l'autre il entroit tout-à-fait, & comme cela je recevois cette douce & agréable liqueur, qui conſomme les plaiſirs des amans. D'autres fois que j'étois aſſiſe il prenoit les levres de ma nature avec ſes deux mains, & mettant ſon membre dedans petit-à-petit, il me diſoit que mon con chauſſoit ſon vit comme un brodequin une jambe; après avoir réitéré ce badinage nous arrivions à la douceur que nous deſirions. Ce fut la derniere fois que je me divertis avec ce joli garçon que j'aimois tant. Nos amours finirent au tems que nous pouvions nous mieux ſatisfaire. Car mon beau-frere vint prendre ma mere & la mena chez lui à la campagne, parce que ma ſœur devoit accoucher. J'étois ſeule avec la vieille ſervante, qui m'auroit tout permis, & j'aurois pu coucher toutes les nuits avec mon petit ami; mais il lui prit une groſſe fievre qui l'empêcha de venir. Je crois que je ſerois morte d'inquiétude ſi je n'avois eu bientôt conſolation par mon couſin. Je n'avois point ſongé à lui juſques alors, quoiqu'il m'agréât aſſez, mais certes alors je ne pouvois me paſſer d'un petit ordinaire que j'avois accoutumé, & j'en aurois pris non-ſeulement de mon cher couſin, mais de je ne ſais qui. Voici donc comme la choſe ar-

riva.

riva. Je fus qu'il étoit dans fa chambre feul, & fa femme étoit à la campagne, je courus au trou, & je vis encore nouvelles merveilles. Le coufin étoit fur fon lit, étendu, tenant fon membre roide à la main: cette pofture me réjouit & me donna de la compaffion en même tems. Je difois en moi-même: *Le voilà feul le pauvret fans femme comme je fuis fans homme, ne feroit-ce pas bien fait de nous unir pour fortir de l'inquiétude où nous fommes? mais comment faire!* Je m'avifai à la fin de prendre le prétexte de l'aller trouver pour lui demander des nouvelles de fon ami & comme il fe portoit de fa fievre. Il ne bougea point de deffus fon lit quand j'entrai, feulement il fe couvrit; & moi je m'étois découvert la gorge, afin qu'il pût voir mes tettons qui lui plaifoient, à ce qu'il m'avoit dit fouvent. D'abord il me pria d'approcher, & me prenant une main il me regarda languiffamment: il me dit que la maladie de fon ami étoit fort dangereufe, *mais ne parlons pas de cela*, ajouta-t-il, *dites-moi feulement fi vous ne voudriez pas être femme d'un homme qui vous aimeroit de tout fon cœur.* Je lui répondis que j'avois oui dire qu'une femme étoit heureufe quand elle poffédoit le cœur d'un homme. *Et bien*, pourfuivit-il, en me

ferrant toujours ma main & regardant ma gorge, *ne feriez - vous pas bien aife que je fuffe cet homme & que vous fuffiez la femme ?* Vraiment lui dis- je en fouriant, *ce n'eft pas à un homme marié comme vous à me propofer cela. Pourquoi non ? me repartit - t - il, croyez - vous qu'un homme marié ne puiffe pas avoir une amie qu'il aimera de tout fon cœur ? Je le croirois d'un autre*, lui dis - je, *mais non pas de vous. Ah ma chere*, me dit - il en s'approchant, *fi vous vouliez m'aimer, je ne vous laifferois rien à craindre de l'amour que j'ai pour vous.* Je ne lui répondis rien à ces paroles, & je m'appercevois que fon affaire élevoit fes habits ; cela me mettoit en humeur. Il me porta une main à la gorge, & je ne lui réfiftai pas ; de l'autre main il m'embraffa & me fit des baifers à la bouche & aux tettons. Enfuite il me jetta fur le lit & me porta en même tems la main à la cuiffe ; je réfiftai, mais foiblement : enfin il me coucha, m'ouvrit les cuiffes & mit fon membre dedans. Il l'avoit beaucoup plus gros que fon ami, & je m'imaginai en le voyant ainfi qu'il m'aideroit beaucoup à paffer pour pucelle par la peine qu'il auroit d'entrer. En effet je fis quelques grimaces de crier, & il fut perfuadé qu'il étoit le premier. Je t'avoue ma chere que

je n'avois point encore goûté tant de plaisir qu'à ce coup, parce qu'il entra fort à l'étroit & de grande force. J'eus bien de la peine à me tenir ferme & à me contraindre de ne pas hausser les jambes: il falloit le faire pourtant, parce qu'autrement j'aurois paru savante dans le métier. Quand je le vis sur moi & qu'il étoit déja engagé, je lui criois: *Cousin que faites-vous ? votre femme ne m'aimera plus. Elle n'en saura rien mon cœur*, me disoit-il, & il poussoit toujours & avec beaucoup plus de vigueur que l'autre. Quand il eut achevé il me retint entre ses bras du côté droit, & après m'avoir tâtée quelque tems il m'approcha fortement de son côté & m'enfonça de nouveau son membre dans mon affaire. Après ce coup il me fit mille assurances d'une éternelle amitié; surtout il me protesta que tandis qu'il pourroit jouir de moi, j'aurois toujours le meilleur morceau, & que sa femme n'auroit que mes restes. Je lui dis librement en le quittant que je souhaitois fort qu'il me tînt parole, que pour moi je serois toujours toute à lui. En effet je ne croyois pas trouver jamais d'homme qui me fit sentir plus de plaisir que lui, surtout quand j'agissois avec lui en toute liberté. Je passai la nuit suivante à rêver aux plaisirs que j'avois reçus, & j'eus mille tentations

d'aller trouver le coufin dans font lit. Le lendemain, j'entendis qu'en fortant du logis il dit à fa fervante qu'il ne reviendroit pas dîner, & qu'on ne l'attendît point. Cette abfence m'affligea, je m'allai mettre fur mon lit pour faire paffer mon inquiétude. Cependant il ne tarda pas à revenir, & d'abord il vint dans ma chambre. Comme il me vit couchée, il courut tout allarmé me demander fi j'étois incommodée; il m'embraffa & me mania les tettons. Je me tournai vers lui & lui dis que je n'avois point d'autre mal que celui de ne l'avoir point vu: alors il fe jetta fur le lit avec moi, mit fa main fous mes juppes & me mania quelque tems pour fe metrre en humeur, il me porta ma main fur fon membre que je fis venir extrêmement gros & roide dans un moment; il me prit & me coucha fur lui de maniere que je tenois la place de l'homme, & il me difoit de pouffer fort, je remuai du mieux que je pus, & je t'affure que cette pofture donne beaucoup de plaifir à la femme. J'en goûtai un fi doux alors que je priai mon coufin de me laiffer dormir, que j'en mourois d'envie; il me laiffa fommeiller quelque tems; je ne fais pas bien ce qu'il fit durant ce tems, mais quand je m'éveillai je fentis quelque chofe qui m'entroit dans l'af-

faire tout doucement, feignant de m'éveiller tout d'un coup je m'étendis & pouffai en arriere fortement, de cette forte je l'enfonçai davantage, en même tems il m'embraffa & me pouffa vers lui pour achever ce qu'il avoit commencé, après ce coup je ne fongeai plus à dormir. Nous nous careffâmes, & il me demanda comme nous pourrions faire pour coucher enfemble toute une nuit. Je lui dis qu'il nous feroit fort aifé, pourvu que nous attendiffions que les fervantes fuffent endormies. Nous nous féparâmes en nous donnant parole au lendemain. L'heure venue j'allai dans fa chambre où il m'attendoit, je le trouvai tout nud dans le lit; dès qu'il me vit, il fauta à terre & vint en cet état m'embraffer, & me montrant fon affaire bandé, il me preffa de me déshabiller & m'aida. Je quittai tout jufqu'à la chemife que je voulois garder, mais il me la fit quitter. Nous badinâmes ainfi tous nus quelque tems & il commençoit de m'enconner en m'embraffant étroitement, mais il le fortit & dit que nous aurions plus de plaifir dans le lit. D'abord il m'y porta, & en même tems fe jetta fur moi; je ne fis plus de façon, comme je fentis entrer fa piece, je levai mes jambes fur fes feffes, & pouffant avee lui, nous accordions nos mouvemens. Cet exercice

lui plut beaucoup, & il me pria de continuer. Ce premier coup fini, nous retournâmes bientôt à un autre, alors je levai aussi mes jambes sur ses côtés & lui pris les fesses avec mes mains. Nous demeurâmes long-tems en cet état, je ne voulus point le lâcher & je déchargeai deux fois pendant que lui une. Ensuite nous nous endormîmes nous tenans embrassés l'un à côté de l'autre, il s'éveilla le premier, & je sentis qu'il vouloit commencer, je m'accommodai pour le faire bien entrer. Cette seconde fois il me tint une de mes jambes sur un de ses bras, & l'autre dessous à son côté. A la troisieme il mit mes deux jambes sur ses bras, & je connus alors que de cette posture son vit y entroit mieux qu'autrement. Il fut long-tems à décharger, & j'en goûtai d'autant plus de plaisir. Tu sais bien qu'il n'est rien de tel qu'un vit gros & bien roide, & qui ne décharge pas vîte. D'autres nuits nous nous baisâmes en d'autres postures. Une fois il s'étendit les jambes ouvertes, & moi de même nous faisions l'affaire en nous embrassant fortement. Une autre fois il se coucha sur son côté gauche & j'avois mes jambes sur son côté droit, & mes fesses se trouvoient justement placées sur son membre qu'il mettoit fort aisément. Une autre fois je me mis sur le côté droit

& l'autre deſſous nous nous prîmes fort bien & fort agréablement. Je me ſouviens encore qu'une fois il me fit coucher le ventre contre terre & puis montant ſur mes feſſes il m'enconna. Une fois qu'il étoit couché à la renverſe ſur ſon dos je m'aſſis ſur ſon vit tout droit, ayant le viſage tourné vers le ſien, mes pieds ſous ſes épaules qui me ſervoient d'étrier, car j'étois à cheval, il me faiſoit hauſſer & baiſſer comme il vouloit : je t'aſſure que ces différens jeux me plurent beaucoup. Il vouloit des fois que je lui tournaſſe le dos, tenant mes jambes entre les ſiennes. Enfin nous le faiſions de toutes les manieres qu'il pouvoit imaginer.

JUL. Et en cela je t'aime & ja te trouve raiſonnable que tu ne fiſſes point la difficile à te mettre dans toutes les poſtures qu'il vouloit. Il n'y a que les ſottes qui ſe contentent de faire les choſes dans la ſimplicité ordinaire. Tu as bien reconnu que le changement augmente le plaiſir. Je crains pourtant que tu ayes manqué de complaiſance. D'où vient que tu ne m'as pas dit qu'il ſoit entré par l'autre porte? je ſais bien que les hommes aiment aſſez d'entre par les deux trous.

☞ MAGD. Nous y vinmes à la fin. Il ne ſongea à cela qu'un ſoir que mes fleurs com

mencerent à couler extraordinairement. Je lui appris mon accident, mais il me dit que je lui permiſſe de cauſer avec moi & de me toucher ; j'étois bien aiſe d'avoir au moins cette douceur. Il ſe mit auprès de moi, m'embraſſa & me fit ſentir ſon vit roide. Je le lui pris à la main bien fâchée de ne pouvoir le placer où j'aurois voulu : je lui fis connoître la douleur que j'avois de ne pouvoir le conſoler par toutes les careſſes que je pus imaginer. Je le faiſois tourner de tant de façon en le maniant tendrement, qu'à la fin ſon vit ſe trouva entre mes deux tettons. Je m'apperçus qu'en le preſſant de deux côtés je pourrois lui donner quelque plaiſir : en effet il ſe tint là. Je tenois mes tettons un de chaque main ; & ſon vit au milieu, il alloit & venoit doucement & me diſoit toujours de preſſer, nous fîmes ſi bien qu'il me mouilla toute. Alors je crus que ſon ardeur ſeroit appaiſée, & après quelques baiſers nous nous endormîmes. Vers le matin je ſentis que comme je lui avois tourné le dos, il m'enfonçoit ſon vit roide dans le derriere, je ne bougeai point &, il ne me fit point de mal comme je le craignois au commencement, au contraire j'y trouvai du plaiſir. Il me le fit encore une fois par le même endroit

avant de se lever, & durant trois nuits il me baisa plusieurs fois de même, me tenant toujours un doigt dans le con. D'autrefois il me le fit entrer entre les tettons, les cuisses, sous les aisselles, dans l'oreille, & dans la bouche même. Je me divertissois à tout & lui aussi. Un matin après qu'il me l'eût fait par le trou de derriere, je trouvai encore son vit roide; il étoit couché à la renverse. & je voulus avoir le plaisir de mesurer la longueur de cet aimable instrument, & l'empoignant; sa tête étoit hors de ma main, & plus de troit bons pouces encore: quand je l'eus ainsi mesuré, je ne pus m'empêcher, quoique j'eusse encore mes fleurs de lui monter dessus & de me le mettre dans le con. Ma mere revint, & la femme de mon cousin aussi, de sorte que je ne pouvois guere jouir de mes douceurs accoutumées. Cependant nous prenions le tems comme il venoit, & plus nous avions de peine à ménager les occasions, plus je sentois de plaisir quand je m'y trouvois. Une après-dînée il me trouve assise sur un coffre, il vint là badiner & me manier: après ces caresses il leva mes jupes, prit mes deux jambes & me les mit sur ses épaules. Cette maniere de chevaucher me plut beaucoup, & j'aurois bien

voulu y revenir souvent, mais les affaires du cousin l'obligerent d'aller faire un voyage. Je fus pendant son absence dans un chagrin effroyable; mais ce qui m'affligeoit le plus, c'est que deux ou trois jours après son départ je me sentis grosse. Je n'avois pris aucune précaution pour m'en empêcher; parce que j'étois assez niaise de croire qu'on n'engendroit pas quand on n'en avoit pas le dessein, & qu'on pouvoit baiser avec amitié, sans que cela tirât à autre conséquence. Avec tout cela je ne pouvois vouloir du mal à celui qui en étoit cause: sinon de ce qu'il tardoit long-tems. Enfin il arriva un soir que j'étois au lit avec ma mere. Après qu'il se fût défait de sa femme il monta à ma chambre, & s'appercevant que ma mere étoit endormie, il passa de mon côté, glissa sa main sous les draps, & la porta sur mes fesses qu'il me fit un peu reculer vers lui & me l'enfonça où je l'aimois mieux. Comme la chose m'étoit un peu extraordinaire par le longtems que j'en avois été privée, je goûtai un fort grand plaisir; je sortis après mes jambes hors du lit, il se mit entre deux & le fit entrer beaucoup mieux que la premiere fois. Il se retira après & ma mere ne s'apperçut de rien. J'attendis à dire au cousin

que j'étois grosse jusqu'à ce que nous nous pûmes voir en particulier, & alors nous primes nos mesures sur ce que nous avions à faire. J'avois pensé que je pouvois aller à Pise chez une de mes tantes qui étoit veuve & qui étoit seule avec sa fille. Nous composâmes une lettre, où je contois une fable à ma tante au lieu de la véritable histoire de ma grossesse, & la priois instamment d'avoir pitié de moi, & de me recevoir chez elle jusqu'à ce que je fusse accouchée. Ma lettre fit tout l'effet que j'en attendois; & ma tante me procura encore une voie particuliere pour venir secrétement, ce que je fis. La voiture que j'avois prise n'étoit pas fort commode & j'avortai à moitié chemin. Cependant je ne laissai pas de faire mon voyage. Quand je fus à Pise, je connus bientôt d'où venoit cette grande facilité que ma tante avoit pour moi. Elle avoit sa fille qui se faisoit baiser à un jeune seigneur fort riche & fort généreux, & parce qu'elle craignoit que cette bonne pratique ne durât pas toujours, elles étoient bien aises, sur-tout la fille, d'avoir une compagne qui pût attirer du monde. La mere commençoit à être vieille, la fille étoit peu agréable avec toute sa jeunesse, & je valois beaucoup plus qu'elle. Elles me firent

mille careſſes, & comme j'étois en état de me faire baiſer, la fille me fit ſon hiſtoire & me voulut donner un ami. Je le vis quelquefois ; c'étoit un avocat fort riche, mais je me ſouciois peu de ſon argent : il me dégoûta & je ne voulu plus le voir. Je m'accommodai mieux d'un jeune étudiant en médecine que j'avois vu quelquefois à la promenade, & chez lui dans une maiſon près de la nôtre. Celui-ci avec ſa jeuneſſe ne laiſſoit pas de bien faire les choſes, auſſi je lui accordois tout ce qu'il vouloit. Il crut que nous ſerions mieux dans ſa chambre, & j'y allois tous les ſoirs coucher avec lui. Cependant l'avocat ſe plaignit à ma couſine ; & comme ils étoient bons amis, ils convinrent enſemble de ſe venger de moi. Pour cela ils m'obſerverent & un ſoir que je m'en allois avec mon jeune médecin ; une troupe de gens armés fondirent ſur nous & m'enleverent : on me porta dans une chambre d'un ami de l'avocat dans un quartier fort éloigné du nôtre. Parmi tous mes raviſſeurs, je vis ce maudit avocat, & je lui aurois arraché les yeux ſi j'avois pu, il m'abandonna à la diſcrétion de vingt-cinq gros pendards qui me paſſerent tous ſur le ventre ſans aucune compaſſion : jamais je ne fus ſi fatiguée. Après

qu'ils s'en furent allés, il entra dans la chambre l'ami de l'avocat, qui s'appelloit M. Spinola. Dès qu'il me vit, il parut assez satisfait de ma beauté. Je pleurai devant lui à grosses larmes, & je me plaignis du cruel traitement qu'on m'avoit fait. Il s'approcha pour me consoler, & me dit pour cela cent choses agréables. Il avoit bonne mine & tout ce que je voyois en lui sentoit son homme de qualité. Il me demanda ce que j'avois tant fait à l'avocat pour m'être attirée son indignation jusqu'à ce point. Je lui dis toute l'histoire, & je lui fis voir tant de désagrément dans le commerce, & dans la personne de cet homme, qu'il trouva mon dégoût bien fondé & fort raisonnable. Son cœur s'intéressoit à tout, & rien ne me convainquit mieux de la douleur où il étoit pour ce que j'avois souffert, que de le voir dans l'impuissance de pouvoir bander. Il me caressoit de toutes les façons; cependant son vit étoit toujours mou, & c'étoit me disoit-il, parce qu'il pensoit qu'il alloit mettre en un lieu où tant de canailles avoient mis les leurs. Pour le mettre en humeur de bander je mis tout en usage; je me débraillai toute pour lui faire voir mon corps, & après lui avoir bien manié son vit je le mis entre mes

cuisses, alors il devint roide, ma foi il en étoit bien fourni. Comme il voulut me baiser, je le portai au derriere pour lui épargner le dégoût qu'il avoit de le mettre au con; & parce qu'il ne s'en apperçut pas dans la fougue où il étoit, il me dit comme il avoit peine à entrer que je l'avois bien petit, quoique tant de gens y eussent passé. Je ne lui répondis rien. Lorsqu'il eut achevé il sortit après m'avoir fait mille protestations de m'aimer toujours, si je voulois lui être fidelle. Le lendemain il me fit prendre le bain, me logea commodément, & m'acheta des habits fort propres: quelque tems après il me mena à Rome, où il alla auprès d'un cardinal qui étoit son oncle, & il me mit chez une dame qu'il croyoit de ses amies. Je ne demeurai guere chez cette femme, elle me déplût dès les premiers jours, parce qu'elle n'étoit pas contente de ce qu'elle gagnoit avec moi par la bonne pension que je lui payois, elle voulut encore que je reçusse certaines gens qu'elle m'amenoit. Son avarice, & la perfidie dont elle usoit envers M. Spinola me firent songer à changer de quartier. Ce qui me détermina tout-à-fait, c'est que M. Spinola partit. Il me donna cent ducats en me disant adieu, & je ne reçus aucune nou-

velle de lui. Alors certes je songeai à être un peu économe, & à ne pas refuser les avantages que ma beauté me procuroit, de peur de tomber dans la misere. J'eus d'assez belles occasions de me faire un petit fonds d'argent. J'allai louer une maison au pont S. Sixte, & je n'y fus pas trois jours qu'il m'arriva une aventure plaisante. J'allai chez un marchand prendre des nipes. Il entra chez le marchand en même tems que moi un jeune homme de qualité qui venoit acheter des rubans. Il m'accosta de fort bonne grace & m'entretint avec esprit. Il attendit que j'eusse fait mon emplette, & en sortant il s'offrit de me conduire chez moi. Je ne le refusa point. Il voulut s'arrêter au devant de ma porte, mais je ne voulus pas y rester; je lui fis compliment de monter en haut. Tu peux bien t'imaginer s'il fit des façons. Après qu'il m'eût louée de la propreté de mes meubles, il vint à des déclarations d'amour, & il rechercha les expressions les plus fortes pour me persuader de sa sincérité Nous en demeurâmes là pour ce jour; & aux honnêtetés près je ne lui permis aucune liberté : je crus qu'il étoit bon de le laisser dans toute son ardeur. Avant de sortir il me pria d'agréer qu'il vint me voir; je le laissai espérer,

& le lendemain il vint à la même heure. Il me parut d'abord plus passionné que jamais. Ses premiers complimens furent que je lui permettrois d'en agir avec moi comme l'on agissoit ordinairement avec les étrangers. *Je voudrois vous offrir*, me dit-il, *quelque chose du pays qui put vous accommoder*. En même tems je vis entrer le facteur de la boutique où nous nous étions rencontrés. Il étoit tout chargé de nipes & de rubans. Après quelques façons que je fis, je pris quelque chose avec discrétion. Certes alors il me tardoit de favoriser ce jeune galant homme, il me sembloit mériter toutes choses de moi : aussi je le menai aussi loin que je pus dans la conversation pour lui faire connoître que je serois véritablement reconnoissante. Il m'entendit bien je t'assure. Car d'abord il s'approcha de plus près, me prit la main, ensuite il m'embrassa. Il devint tout rouge d'ardeur & il ne parloit presque plus. Il n'osoit plus autre chose, mais enfin devenu plus hardi par la maniere tendre, avec laquelle je le regardois il me porta la main au cou, puis il avança insensiblement vers les tettons. Quand il put les manier il tomba dans des transports qui ne lui laisserent plus de timidité. Il me donna des baisers fort ardens, porta

la main ſur ma cuiſſe, premiérement ſur la jupe avec des petites façons qu'il faiſoit de ſes doigts en tâtant, après il cherche le trou, mais il n'en trouva point. Il s'aviſa de dénouer ma ceinture & je me trouvai ainſi débraillée. Comme il put voir toute ma gorge il quitta ſon ſiege & vint m'embraſſer à nu, mettant ſes mains ſur mes tettons. Mes jambes ſe trouvoient dans les ſiennes; il les écarta & ſe mit au milieu. Petit-à-petit il me ſerra d'avantage. Je ſentois ſon vit furieuſement roide, & comme la poſture étoit ſi tentative, il ne pouvoit s'empêcher de pouſſer certains coups comme s'il eût voulu m'enconner au travers de mes jupes. Comme j'étouffois de chaleur, j'entrai ſeule dans l'autre chambre où je quittai ma cotte, & ne gardai que mon habit en façon de robe-de-chambre. A mon retour je ne fus pas un moment avec lui qu'il voulut ſe remettre dans la poſture où il étoit auparavant, & pour cela comme il élargiſſoit mes jambes pour mettre les ſiennes entre deux; il ne ſentit plus la réſiſtance de la cotte. Cela lui fit écarter mon habit, & il ne vit que la chemiſe, d'abord il la leva & y mit la main deſſous. *Mademoiſelle*, me dit-il alors, *voudriez-vous me faire ſouffrir davantage? contentez mon amour ſi vous*

voulez que je vive. En même tems il m'ouvrit toute, regarda mes cuisses & mon con, & me manioit tendrement. En vérité je n'ai jamais fait de si grands efforts, aussi je ne pouvois plus tenir contre tant de discrétion, nous étions à bout. C'est pourquoi je me levai le tenant embrassé, & je me jettai sur mon lit, & là je le payai de ce qu'il avoit tant souffert. Comme il commençoit à m'enfoncer son vit qui étoit assez gros & fort roide, je connus qu'il n'étoit pas fort habile au métier, & il auroit laissé son affaire à l'entrée, si je ne lui avois aidé à pousser. Je haussai mes jambes sur ses côtés & embrassai ses fesses en le poussant fortement. Je ne lui voulus point de mal qu'il n'en fût pas davantage; au contraire j'étois bien aise de penser que je pourrois être la premiere qu'il auroit baisée. Il me l'avoua & je l'assurai que je l'en aimois davantage, il n'eut pas fini le premier coup, qu'il voulut revenir à l'autre, parce qu'il bandoit toujours : il me baisa encore ce jour-là une troisieme & une quatrieme fois, & si je n'avois craint de ne nous échauffer trop il me l'auroit fait davantage, il continua de me voir, & au quatrieme jour, il me mit une bourse de vingt ducats dans la poche. Un jour je lui demandai quels étoient ses amis parti-

culiers, & s'ils ne s'appercevoient pas qu'il faisoit habitude de venir chez moi : il me répondit à cela qu'il n'avoit guere de raison qu'avec un chanoine de S. Pierre auquel ses parens l'avoient recommandé, il m'ajouta que ce chanoine étoit un homme d'esprit, bien fait, agréable, & qu'il lui témoignoit beaucoup d'affection, je lui dis à cela que s'il croyoit faire plaisir à son ami de le mener chez moi, je le recevrois pour l'amour de lui, pourvu qu'il fût discret, à ces mots il m'embrassa en me remerciant; il me dit qu'il souhaitoit beaucoup ce que je lui offrois, parce qu'il vivoit avec le chanoine d'une maniere à n'avoir point de réserve l'un avec l'autre, ils vinrent ensemble un soir, & je trouvai que le chanoine avoit parfaitement bonne mine avec un air frais de grande jeunesse, avec tout cela le Génois étoit plus beau, la conversation fut fort agréable, ils firent porter le souper, & ensuite nous causâmes toujours. Peu-à-peu le chanoine prit goût à demeurer auprès de moi & à me caresser, ils me firent depuis tous deux à l'envi l'un de l'autre mille caresses qui me charmoient. Il étoit tard, après m'avoir bien patinée ils me porterent sur mon lit & me dépouillerent entiérement. Ils admirerent ma blancheur;

la fermeté de ma chair & de mes tettons leur plaisoit beaucoup. J'étois ainsi au milieu d'eux tous nus, tenant un vit de chaque main, ils étoient en bonne humeur, & j'attendois qui me baiseroit le premier. Ce fut le petit Génois, il me monta dessus & m'enconna comme il savoit faire : en même tems le chanoine se mit dessus lui & l'encula, de sorte que je les portois tous deux, néanmoins le fardeau ne m'incommodoit pas, & j'en goûtai d'autant plus de plaisir. Quand ils eurent tous deux achevé je fis de grands éclats de rire du jeu que nous venions de faire, & de la posture où s'étoit mis le chanoine, que je trouvai tout-à-fait disposé à un nouvel assaut, & je croyois qu'il m'alloit monter dessus, mais son ami fut encore plus habile que lui, il m'enconna une seconde fois, & le chanoine nous prit en embrassade & nous tourna de côté pour enculer encore son ami sans me causer de l'incommodité. A la troisieme fois son ami me saisit encore, & le chanoine nous tourna de nouveau & me mit au milieu d'eux, où il m'enfila par derriere. Imagine-toi un peu ce que je pouvois faire. Jamais je ne fus tant secouée & pardevant & parderriere. Peu après le chanoine m'encula de nouveau, & son ami

paſſa de l'autre côté & encula le chanoine. Le matin après nous être levés, comme j'étois dans ma chaiſe, le jeune homme me donna ſon vit roide à la main, que je portai à mon con, comme il commençoit de l'enfoncer, le chanoine lui leva ſes habits ſur les feſſes & l'encula. Ce badinage continua pendant quelques jours ſans que jamais ce foutu bourgre de chanoine voulût goûter de mon con. Voilà ma chere toute mon hiſtoire : je ne ſais ſi la tienne a d'auſſi bonnes aventures; mais au moins je te prie de ne m'en faire aucun myſtere.

JUL. Je n'ai rien à te cacher, mais attendons à une autre fois, car je ſuis ſi remplie de ce que tu m'as dit, que je ne ſaurois te rien dire de moi avec plaiſir.

MAGD. Puiſque tu t'en vas, je ne te veux pas priver de quelque part d'un préſent que je tiens du chanoine, il eſt digne de ta curioſité, tu es de mes amies. Voici ces pieces qu'il a fait graver pour me divertir. Je veux te dire en même tems l'explication plaiſante qu'il me donna.

1. La premiere qui eſt repréſentée comme tu vois, lorſque la femme met ſes deux jambes ſur les épaules de l'homme, cela s'appelle *le con d'Antée, ou charger le fardeau.*

2 Quand la femme monte sur l'homme, cela s'apelle *monter son âne.*

3. Quand la femme embrasse le dieu priape aîlé, cela s'appelle *caresser le minon.*

4 Quand l'homme baise la femme à la cave, celà s'appelle *mettre la boîte au tonneau.*

5 Quand la femme est à genoux les jupes retroussées sur les reins, pendant que l'homme lui met son instrument parderriere cela s'appelle *baiser à la levrette.*

6. Lorsque la femme est couchée, & qu'elle met ses deux jambes sur les bras de l'homme, cela s'appelle *presser le dos*, ou *à la culbutte.*

7. Lorsque la femme se découvre jusqu'au nombril pour pisser, cela s'appelle *montrer le cadran du berger.*

8. Cette boutique s'appelle, *le joujou des Carmélites.*

9. Lorsque l'homme & la femme sont nus & que l'homme cherche le niveau avec l'aplomb, cela s'appelle *baiser à la Francmaçonne.*

10. Lorsque la fille présente son derriere à l'apothicaire, qui bande de détresse, cela s'appelle *le véritable clystaire de Barbarie.*

11. Lorsque la femme est couchée la chemise levée audessus du nombril, & que son confesseur la contemple, pendant

qu'une autre sœur la chatouille, cela s'appelle *contempler les Béatitudes.*

12. Lorsque l'homme & la femme se baisent tout droit, cela s'appelle *faire le pied de grue.*

13. Quand l'homme est à genoux & que la femme ayant les jupes retroussées se courbe en présentant le derriere à l'homme, cela s'appelle *la confession des Jésuites.*

14. Lorsque l'homme étant couché sur la femme, elle lui embrasse le derriere avec ses jambes, cela s'appelle *le presse-cu.*

15. Lorsque la femme se présente nue devant le dieu priape, cela s'appelle la *sainte extase.*

16. Lorsque l'homme & la femme étant nus sur le pied du lit, la femme empoigne le membre de l'homme pour se le mettre, cela s'appelle *loger son hôte.*

17. Lorsque la femme étant couchée leve la cuisse droite sur le bras de l'homme, pour qu'il entre mieux, cela s'appelle *la musette assise.*

18. Quand la femme est assise retroussée jusqu'au nombril, introduisant une chandelle dans sa partie, cela s'appelle *la bougie de Noël.*

19. Quand l'homme & la femme étant en ouvrage l'un sur l'autre, & que la fer-

vante frappe le derriere de l'homme avec un martinet, cela s'appelle *le bon tape-cu.*

20. Lorſqu'un docteur ſe fait branler ſon membre par une vieille, tenant le portrait de ſa maîtreſſe à la main, cela s'appelle *foutre en idée.*

21. Quand la femme étant retrouſſée eſt aſſiſe ſur l'homme qui la tient enfilée, cela s'appelle *faire des chandelles de ſuif.*

22. Quand deux femmes nues ſe font contempler à un homme, cela s'appelle *aider à la vieilleſſe.*

23. Quand l'homme étant nu ſe couche en terre à la renverſe ſoutenu ſeulement de trois carreaux de plume; la femme eſt aſſiſe ſur un panier percé: le panier étant attaché au plancher avec une corde que l'homme tient à la main juſqu'à ce qu'il aît enconné & pris la juſte meſure, après quoi il lâche la corde qui s'arrête à un nœud & la femme ſe trouve ainſi ſuſpendue. Enſuite l'homme fait tourner avec ſa main la femme & le panier autour de ſon vit. On appelle cette poſture *tourner ſur le pivot.*

24. Quand l'homme étant nud, tient les deux jambes de la femme à ſes côtés, la faiſant aller & venir toute étendue tenant

nant une roue entre ſes mains, cela s'appelle *foutre en brouette.*

25. Quand la femme tourne le dos à l'homme, & qu'il paſſe ſes bras ſous ſes aiſſelles & en appuyant ſur ſes épaules la fait plier pour l'enconner, c'eſt *foutre à l'Allemande.*

26. Lorſque la femme ſe repoſe ſur le corps de l'homme & qu'elle a ſes deux jambes ſur la cuiſſe gauche & les épaules ſoutenues ſur le bras droit de l'homme, cela s'appelle *l'enfant qui dort.*

27. Lorſque l'homme prend les levres du con & en chauſſe ſon vit, c'eſt *chauſſer le brodequin.*

28. Lorſque la femme tenant ſes cuiſſes ouvertes, l'homme court à elle le vit bandé & l'enconne, c'eſt *courir la bague.*

29. Lorſque l'homme & la femme étant couchés, la femme eſt à la renverſe & l'homme lui eſt deſſus, c'eſt *à l'ordinaire*, ou *en bon chrétien.* Tu ris, mais tu ne ſais peut-être pas pourquoi on appelle ainſi cette poſture?

JUL. Peut-être que non. Dis-m'en la raiſon.

MAGD. Il y eut une fois un homme qui voulut, pour la rareté du fait, baiſer une de ces bigottes de profeſſion qui

dévorent les images. Il voulut la placer commodément selon l'occasion, elle refusa de le faire ainsi par scrupule, & dit que pour sa vie elle ne se laisseroit point baiser autrement qu'en bonne chrétienne, c'est-à-dire, comme son mari avoit accoutumé de la baiser.

JUL. De bonne foi voilà une plaisante imagination de bigotte & un drôle de scrupule. Poursuis cependant je t'en prie.

30. Lorsque la femme étant à la renverse tient ses talons à ses fesses, c'est *la grenouille.*

31. Lorsqu'ils sont de côté & que la femme tient une jambe haussée sur le côté de l'homme, c'est *en con de biaies.*

32. Lorsque la femme tient une jambe haussée sur le côté de l'honme, & l'autre haussée, mais dessous l'homme, c'est *en con de travers.*

33. Lorsque la femme est à la renverse & l'homme lui est à côté, & que la femme lui tient ses jambes sur ses fesses, c'est *nager dans la riviere.*

34. Lorsque l'homme est assis sur le lit les jambes ouvertes, & la femme de même, met ses jambes sur les cuisses de l'homme, & se tenant embrassés, c'est *à la moresque.*

45. Lorsque la femme est couchée & que l'homme lui fait sortir les fesses hors du

fit pour l'enconner c'eſt *le bon clyſtere.*

36. Quand la femme eſt couchée à la renverſe & qu'elle donne de ſes talons ſur les feſſes de l'homme qui la baiſe, c'eſt *piquer des deux.*

Je te dis les choſes ſimplement & en gros. Il t'auroit fallu entendre comme le chanoine expliquoit tous ces noms, on ne peut pas plaiſanter plus agréablement que lui.

Jul. Je veux croire qu'il ajoutoit beaucoup d'autres choſes, cependant de la maniere que tu m'as dit toutes les poſtures & les noms qu'on leur donne, la choſe eſt extrêmement plaiſante. Adieu ma chere, baiſe-moi, je ne te ſouhaite que la continuation de ce que tu poſſedes, je t'en prie que je te voie demain, peut-être que je pourrai te divertir.

Magd. Adieu mon enfant, je ſerai bien aiſe de te voir & d'apprendre comme tu & heureuſe.



LA RAGE.

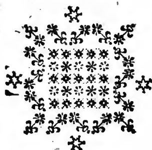
A Cupidon, la belle & jeune Aminte
Malgré l'hymen facrifioit toujours,
Son pauvre époux étoit toujours en crainte
Qu'elle ne fit de nouvelles amours;
Il ne pouvoit en fermer la paupiere,
Veilloit, peftoit, tant qu'il en expira:
Lui mort, Aminte ayant libre carriere,
Se divertir en fille d'opéra.
Grand bruit en fut, fon curé crut devoir
L'en avertir, vous vous perdez, madame,
Changez de vie, ou c'eft fait de votre ame.
Hélas, monfieur, je voudrois le pouvoir,
Lui repartir notre fringuante veuve;
Mais plaignez-moi, tel eft mon afcendant,
Pour contenter mon appetit ardent
De deux jours l'un me faut pratique neuve,
Cela me vient d'un accident fatal,
Ma modeftie a caufé tout mon mal:
A quatorze ans d'un chien je fus mordue,
L'avis commun fut qu'on me devoit nue,
Plonger en mer, nue, on me dépouilla,
Honteufe alors de me voir fans chemife,
Incontinent je portai la main là....
Où vous favez fans jamais lâcher prife;
On me plongea, mais qu'eft-il arrivé?
Alors mon corps, ô pudeur trop funefte,
Par-tout ailleurs du mal fut préfervé,
Hors cet endroit ou la rage me refte.

FIN

LA TOURRIERE
DES
CARMELITES,

Servant de Pendant au P. des C.

Augmentée d'une piece bien corrigée, & très-relative au sujet.





M. DCC. LXXVI.

LETTRE

de M. T. . . . à M. D. . .

NON, monſieur, la Tourriere des Carmelites qui vous a coûté tant de recherches inutiles, n'eſt point un être de raiſon : cet ouvrage fait pour ſervir de pendant au Portier des Chartreux, exiſte depuis trois ou quatre ans, mais n'eſt point ſorti des mains de l'auteur, qui m'eſt fort connu. Il a pour titre : *Sainte Nitouche*, ou *la Tourriere des Carmelites, hiſtoire véritable, écrite par elle-même, & adreſſée à la ſœur Genevieve, ſupérieure de la maiſon de force, à la Salpêtriere.* Le manuſcrit que j'ai vu peut faire un petit in-douze. L'ouvrage eſt écrit purement & plus ſoutenu que Dom B. quoiqu'auſſi libertin que ce dernier livre, puiſque c'eſt proprement l'hiſtoire d'un mauvais lieu, il n'y a pas un ſeul mot obſcene ou groſſier, je ne vous dirai rien de l'auteur qui eſt particuliérement mon ami, & dont la perſonne & le nom ſont un ſecret inviolable pour moi, ſinon qu'il eſt fort audeſſus de cette miſere, comme il l'appelle. C'eſt une

petite débauche d'esprit qu'il a faite pour son propre amusement, & pour essayer, à ce qu'il m'a dit, jusqu'où l'on pouvoit porter la licence, sans user de termes licencieux : ce qui est faire, à mon avis, la censure de tous nos sottisiers modernes; il n'a donc jamais eu dessein en composant cet ouvrage, je ne dis pas de le publier (ce qu'il est inutile d'attendre) mais seulement de le montrer, car ce n'est pas sans beaucoup de peine qu'il m'en a fait la confidence, & que j'en ai obtenu la lecture. Il est vrai que je l'ai lu chez lui tout à mon aise, à deux ou trois reprises; mais ce n'est que depuis un mois, qu'à force de persécutions il m'a permis d'en faire un extrait, que j'ai fait même sous ses yeux, mais le plus ample que j'ai pu. Comme il n'a rien exigé de moi en m'abandonnant ce morceau, je consens à vous en faire part, il vous donnera du moins une idée exacte de l'ouvrage entier. Vous en verrez le dessein, le génie, la conduite; vous pourrez même juger du style & de la maniere d'écrire de l'auteur, par quelqu'uns des principaux traits du roman que j'ai eu soin de représenter.

J'ai l'honneur, &c.

A Versailles ce...



EPITRE DEDICATOIRE,

A LA SOEUR GENEVIEVE.

Ma très-chere Sœur,

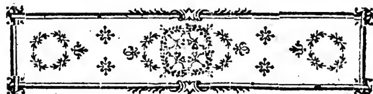
LES vies édifiantes ne ſont pas toujours les plus utiles, il eſt bon d'avoir devant les yeux des modeles de vertu pour les ſuivre, mais il n'eſt pas moins important de voir quelques tableaux du vice pour en concevoir de l'horreur. Pleine de ce principe, dont j'ai l'expérience, j'ai formé le projet je plus ſingulier qui puiſſe entrer dans la tête d'une fille, & c'eſt d'écrire mon hiſtoire. Graces à la Providence, après tous mes égaremens, je ſuis dans un aſyle paiſible, où j'ai tout le loiſir qu'il me faut pour repaſſer dans les vifs regrets de mon cœur, tous les momens de ma voluptueuſe jeuneſſe. Dévouée autrefois toute entiere aux ſales plaiſirs du public, & maintenant inutile au monde, j'ai cru devoir travailler à ſon inſtruction; je ne cacherai rien des circonſtances de ma vie, je veux me montrer telle que j'ai été, & l'on verra mon ame toute nue. Je rougirai ſans doute moi-

même, des excès que je vais décrire; mais je ne dois point m'épargner cette confusion salutaire, & plus la peinture de ma vie lubrique aura de force & de vérité, plus je m'imagine la rendre utile à moi, premiérement, & ensuite aux autres. Si l'on trouve que je n'ai point assez ménagé l'imagination des lecteurs, j'ai du moins respecté les yeux & les oreilles; c'est tout ce qu'on demande aujourd'hui, & pourvu que les objets soient voilés, la gaze n'est jamais trop fine, même au gré de notre sexe. Au surplus, il en est de cette naïve histoire comme d'une infinité d'autres livres, dont tout le danger ne consiste que dans les dispositions de ceux qui les lisent. Quant à moi, dans l'état de pénitence où je suis, je me devois cette espece de confession publique. Je prie mes lecteurs de l'entendre avec toute la simplicité d'intention que j'ai eu en l'écrivant, & c'est dans ce même esprit, ma chere sœur, que j'ai pris la liberté de vous dédier cet écrit.

Je suis avec un profond respect,

Ma très-chere sœur.

Votre très-humble & très-obéissante Servante,
AGNE'S P...



LA TOURRIERE DES CARMELITES,

Servant de Pendant au P. des C.

MA naiſſance annonçoit ce que je ſe-rois un jour, & ce que je ſuis; je veux dire, mon goût pour le plaiſir, & ma vocation pour la retraite; ma mere née de fort honnêtes gens, mais d'une médiocre fortune, & la cadette de trois ſœurs, étoit fort jolie, & à l'âge de dix-ſept ans ne ſongeoit à rien moins qu'à être religieuſe, lorſque des arrangemens de famille la forcerent à prendre le voile chez les Urſulines de la ville de N... On ne conſulta dans cette diſpoſition ni ſon goût, ni ſon tempérament. Elle étoit extrêmement éveillée, & pour peu qu'on eût examiné ſa complexion, tout proteſtoit contre la violence qu'on lui faiſoit; elle n'é-

toit même plus maîtresse de son penchant ; & un jeune homme du voisinage possédoit entiérement un cœur tout prophane, que l'on vouloit donner à Dieu malgré soi. On devine aisément les suites de cet engagement forcé.

Sœur Radegonde eut une maladie de langueur, qui épuisa inutilement toute la science des médecins, & qui la conduisit au bord du tombeau ; on ne savoit plus que lui faire quand un médecin de Paris s'avisa, pour derniere ressource, d'ordonner les eaux de Forges. On se porta d'autant plus volontiers à ne lui pas refuser ce secours, que la prieure de la maison, percluse d'une partie de son corps, étoit condamnée depuis long-tems à faire ce voyage.

L'amant de Radegonde qui avoit toujours entretenu un commerce de lettres avec elle en fut averti, & ne manqua pas de se trouver sur la route. Ils se virent à Forges tout à leur aise, & leurs fréquentes entrevues furent plus efficaces que les eaux : sœur Radegonde se trouva guérie, & la prieure vint reporter ses os au couvent.

Ma mere (reprend l'historienne) qui n'avoit goûté avec Duvilly les premieres douceurs de l'amour, que pour les re-

gretter plus vivement, crut être inconſo-lable de cette ſéparation, & rouloit mille projets de ſortir du couvent, lorſqu'elle y trouva un conſolateur plus énergique que ſon amant. Le pere Arlot, vigoureux Mathurin, âgé de 40 ans, avoit ſuccédé au pere Colard, qui étoit hors de combat depuis un an. Bientôt il démêla la ſœur Radegonde, & lui connut du tempérament, dont il réſolut de profiter. " Amour de Radegonde & du Mathurin " Ma mere (continue la Tourriere) ne s'en tint pas-là. Le jardinier de la maiſon, gros garçon très-ruſtre, mais qui promettoit encore plus que le pere Arlot, lui parut propre à remplir le vuide, que les beſoins de quelqu'autres ſœurs & la charité du bon Mathurin rendoient inévitables ; & elle s'en ſervit avec ſuccès.

Je fus formée dans le cours de ces divers incidens, car ma mere devint groſſe de moi ſix ſemaines après ſon retour de Forges ; enſorte que la paternité eſt reſtée depuis indéciſe entre Duvilly, le pere Arlot & le jardinier. Quoiqu'il en ſoit, j'appartiens ſûrement à un des trois, à moins qu'on ne me veuille donner trois peres : je ne pourſuis point la vie de ma mere, il ne s'agit ici que de la mienne, &c. " Accouchement de ſœur

„ Radegonde. On mit l'enfant sur le compte
„ du Mathurin, qui se crut en conscience
„ chargé de son sort, & ajusta tout avec la
„ prieure.

„ Agnès (c'est le nom de la Tourriere)
„ est mise en nourrice. Soins paternels du
„ pere Arlot. Premiere éducation d'Agnès.
„ A dix ans on trouve à propos de lui faire
„ prendre l'air natal, & elle entre dans le
„ couvent de sa mere sur le pied de sa
„ niece. Portrait d'Agnès."

La Nature, dit-elle, m'avoit formée de la figure la plus trompeuse, & la plus propre à cacher tous les excès du vice sous l'apparence de la vertu. Un air de candeur & de modestie, pour peu que j'eusse aidé mon visage, m'auroit fait passer pour un ange, & l'on m'appelloit sainte Nitouche, nom que j'ai toujours retenu depuis; & je l'avouerai, le seul trait que j'ai conservé du couvent.

La faute de ma mere étoit oubliée, tout avoit été conduit dans un grand secret: elle entra dans les emplois de la maison, & j'y fus regardée comme une fille à qui on vouloit inspirer le goût du cloître.

" Sainte Nitouche reste deux ans dans
„ l'habit séculier: elle entroit dans sa trei-
„ zieme année quand un incident lui dé-
„ couvrit le secret de sa naissance. Le pere

„ Arlot s'étoit retiré, & s'étoit déchargé du
„ soin de sa fille sur la mere, qui étoit alors
„ prieure. Nouvelle intrigue de Radegonde
„ avec le chapelain de la maison, gros sémi-
„ nariste, qui avoit succédé au Mathurin. "

Je me défiois, dit la Tourriere, de ce qu'elle alloit faire si souvent avec le chapelain dans la salle des hôtes; & comme la curiosité n'a jamais été mon moindre défaut, je m'y cachai un jour, à dessein de l'épier, sous une table couverte d'un grand tapis. La prieure & le chapelain ne tarderent pas à s'y rendre. Une bergere des plus commodes étoit le théatre de leurs plaisirs. Bientôt je vis le saint homme dans la posture où le prophete Elisée se mit pour ressusciter l'enfant de la veuve.

Ménage-moi, cher ami, disoit-elle, ne gâtons rien par notre imprudence, il m'en a déja coûté cher.... A ce mot, le chapelain s'arrêta, il voulut la faire expliquer sur ce qu'il ne savoit déja que trop: elle se défendit quelque tems, & enfin elle lui raconta sa foiblesse pour Duvilly, & toute l'aventure de Forges. Elle voulut poursuivre l'histoire de ses amours avec le pere Arlot; le chapelain avoit tout appris de ce religieux, & la prévint en lui rappellant nombre d'anecdotes dont à peine elle se souvenoit. Il ajouta qu'il

lui avoit résigné sa personne avec le confessionnal; mais le bon pere Arlot, reprit-il, étoit un peu jaloux de votre jardinier : il me reste à savoir ce qui s'est passé entre vous. Vous me devez la vérité à ce tribunal encore plus qu'à l'autre,

Ma mere avoua à M. Adam l'usage qu'elle avoit fait du *Mazette*, & ils reprirent leur premier entretien. Ma mere tout en exhortant le prêtre à la ménager, le secouoit vivement, sa bergere s'agitoit, craquoit & plioit. M. Adam voulut se retirer; je vis dans ce moment ma mere le serrer vigoureusement, & former pour le retenir, une double chaîne de ses bras passés à son col, & de ses jambes entrelassées dans les siennes. Elle lui disoit d'une voix mourante : Mon cher, acheve..... Ah! plus doucement.... acheve donc.... vite .... acheve avec moi.... Je ne sais point ce qu'acheva le prêtre, du moins je l'ignorois alors? Je peins ce que je vis, & ce qui me donna les premieres idées de l'amour : je fis dans cette heureuse journée deux découvertes importantes, l'une que j'étois fille de la prieure que j'avois prise jusques-là pour ma tante; l'autre des moyens auxquels je devois ma naissance.

Pendant cette scene intéressante j'étois

presque agitée des mêmes mouvemens que ma mere, du moins je n'en perdois aucun; & rien sous mon tapis n'échappoit ni à mes yeux ni à mes oreilles : la posture où je m'étois mise étoit un peu gênante, je voulus en prendre une commode, pour entendre la suite de leur entretien; & je fis en me remuant un bruit qui effaroucha les amours, & glaça nos amans de frayeur. Ma mere tremblante pressa le chapelin qui n'étoit guere plus assuré qu'elle, d'aller regarder sous la table, & l'on découvrit l'embuscade. " Inquiétude & perplexité de
„ sœur Radegonde. Questions plaisantes
„ qu'elle fait à sa fille, pour s'assurer,
„ de ce qu'elle avoit vu ou entendu. Ré-
„ ponses naïves d'Agnès où l'on entrevoit
„ pourtant un peu de malice, ce qui
„ donne lieu au chapelin de dire à la mere :
„ entendez-vous, chere Eve, la petite
„ masque. Je gage qu'un pepin de la pom-
„ me dont nous avons goûté tant de fois,
„ a déja germé dans son cœur? Embar-
„ ras de Radegonde, incertain du parti
„ qu'elle doit prendre à l'égard de sa fille.
„ Après avoir bien raisonné sur cet inci-
„ dent, ils concluent à la mettre dans leur
„ mistere; & la reconnoissance entre la
„ fille & la mere se fait dans toutes les
„ regles du théatre.

„ Depuis ce tems Agnès n'eſt plus oc-
„ cupée qu'à chercher les moyens de faire
„ à ſon tour l'expérience des douceurs
„ qu'elle a vu goûter à ſa mere." J'avois tout remarqué, dit-elle, poſtures, attitudes & mouvemens ; mais j'étois encore loin du but, & ma pénétration n'alloit pas juſqu'à la différence des ſexes. Je couchois quelquefois avec une fille à-peu-près de mon âge, & il ſuffit à des filles de coucher enſemble pour être bientôt inſéparables. Une recrue de penſionnaires nous mit à l'étroit pour quelques jours, & j'eus ma compagne de couche. Je voulus eſſayer dès la premiere nuit ce que j'avois vu faire à ma mere ; & comme il m'avoit paru que les impreſſions du plaiſir étoient les plus vives chez elle, ſans faire la diſtinction de l'agent ou du patient, je fis mettre ma bonne amie à-peu-près dans l'attitude où étoit le prêtre, & je contrefis de mon mieux ma mere. Mais après nous être inutilement échauffées pendant plus d'une heure, ſans avoir ſu même nous procurer les plaiſirs que deux femmes peuvent ſe donner. Le peu de ſuccès de notre entrepriſe & les réflexions qu'il nous donna lieu de faire, vinrent m'éclaircir ſur ma ſottiſe...... Il y avoit un petit gar-

çon attaché depuis six mois à la maison ; pour faire les commissions de la ville, & qui avoit ses entrées libres dans la clôture.

Le petit Michel (c'est son nom) venoit d'être habillé assez proprement, il avoit la tête jolie ; & quoiqu'il ne parût qu'un enfant à cause de sa petitesse, il avoit au moins 15 à 16 ans.

Ce fut sur ce champion que je jettai les yeux, pour tirer de lui les services que M. Adam rendoit à ma mere. Sa jeunesse ne m'empêchoit point de penser qu'il n'eût aussi bien qu'un homme fait, tous les avantages de son sexe ; & c'est tout ce que je demandois ? Il alloit & venoit librement par-tout ; c'étoit à moi à ménager le moment de nous trouver seuls ; & je l'eus bientôt trouvé.

" Avance d'Agnès au petit Michel ; „ qu'elle tâche d'instruire : elle le fait ban- „ der, & il la rame après deux ou trois „ tentatives. Enfin à force d'essayer toutes „ sortes d'attitudes, il vient à bout de la „ dépuceler. (Cette description trop lon- „ gue pour être transcrite, est un des plus „ forts morceaux de l'ouvrage.) Embar- „ ras du petit Michel, à la vue du sang „ qui a été répandu dans le combat : il se „ mettent tous deux à pleurer.

„ Ce coup d'essai leur avoit trop bien
„ réussi pour en rester-là ; leurs entrevues
„ deviennent fréquentes, & bientôt ils se
„ voient avec si peu de précaution, qu'ils
„ sont un jour surpris par la dépositaire.
„ Portrait de cette vieille religieuse qui
„ n'avoit pas toujours été irréprochable,
„ & qui avoit fait même un enfant. Recit
„ plaisant qu'elle fait de cette découverte
„ à la supérieure qui reconnoît son sang,
„ dit l'historienne. La prieure fait venir sa
„ fille & le petit Michel, & après les avoir
„ interrogés sur faits & articles, défend au
„ dernier l'entrée de la clôture. Nos jeu-
„ nes amans trouvent le secret de se voir
„ par le tour de la sacristie ; & enfin il s'en
„ donnent tant, que le petit Michel tombe
„ malade. Situation d'Agnès. On attribue
„ sa maladie à leur séparation, & la bonne
„ prieure consent à lui faire voir sa chere
„ Agnès. Effets de cette vue sur ses jeunes
„ amans. Le petit Michel guérit, & Agnès
„ éprouve les premiers symptômes d'une
„ autre maladie, qui est le fruit de la sien-
„ ne. La prieure s'apperçoit de sa grossesse,
„ & ne l'a pas plutôt vérifiée, qu'elle chasse
„ le faiseur d'enfans. L'enflure d'Agnès par-
„ venue au point de ne pouvoir plus se
„ cacher, malgré toutes les précautions de

„ sa mere, elle est mise en pension chez
„ une sage-femme, & elle accouche secré-
„ tement. Un jeune chirurgien, neveu de
„ la matrone, découvre & voit par hasard
„ Agnès, ils prennent bientôt du goût
„ l'un pour l'autre; & Agnès avant d'être
„ relevée, a de nouveaux gages de fécon-
„ dité, qu'elle ignore: la voilà bien réta-
„ blie en apparence & réhabilitée fille, à
„ ce qu'elle croyoit; car la foiblesse qu'elle
„ avoit eu pour ce nouvel amant ne lui
„ paroissoit pas tirer à conséquence dans
„ les suites d'une couche; & le jeune chi-
„ rurgien en homme de métier, l'avoit
„ bien rassurée sur cela. La prieure juge
„ à propos de la faire revenir au couvent
„ & de lui faire prendre le voile, bien
„ résolue de l'observer si bien, que si elle
„ avoit du tempérament, elle n'auroit ja-
„ mais moyens de le satisfaire, c'étoit le
„ seul parti qu'il y avoit à prendre; car
„ abandonnée à ses soins, qu'en eut-elle
„ fait dans le monde, n'ayant d'autre pa-
„ trimoine à lui donner que sa guimpe;
„ & une vocation des plus équivoques. Au
„ bout de deux mois de clôture, Agnès re-
„ tombe au même état que l'avoit mis le
„ petit Michel. Inquiétude & perplexité
„ de la bonne prieure, qui s'en apperçoit

» au premier symptôme, & qui ne sauroit
» concevoir, comment avec toutes les pré-
» cautions qu'elle a prises, sa fille a pû
» tâter une seconde fois du fruit défendu.
» Elle lui donne à ce sujet la question, elle
» lui fait avouer enfin que cette nouvelle
» grossesse est le fruit du séjour qu'elle a
» fait chez la sage-femme, & qu'un sien
» neveu a fait ce miracle. Le cas devenoit
» plus embarrassant que la premiere fois à
» cause du voile, mais Agnès heureuse-
» ment n'étoit que novice : on feint que
» dégoûtée du couvent, elle demande à
» rentrer dans le monde, & on la remet
» chez la sage-femme qui avoit pris la pré-
» caution d'envoyer son neveu faire des
» enfans à Paris. Agnès accouchée & bien
» duement relevée, sa mere ne sachant plus
» qu'en faire, l'adresse à Paris comme une
» orpheline, à une tante fort dévote & fort
» riche, qu'elle charge tout à la fois de sa
» fortune & de sa conduite. Agnès est re-
» çue par la tante, & mise entre les mains
» de sa femme-de-chambre pour lui être
» subordonnée & se mettre en état de lui
» succéder un jour. Dégoût d'Agnès pour
» une condition qui lui paroît d'autant
» plus dure, qu'elle envisage dans sa maî-
» tresse une parente dont elle ne peut se

» faire avouer. Ces ſentimens d'élévation
» ſont bientôt étouffés par une paſſion
» dominante : elle devient amoureuſe du
» petit laquais de la maiſon, & devient
» groſſe pour la troiſieme fois. La grande
» tante s'en étant apperçue écrit à ſa niece,
» dans le deſſein de lui envoyer Agnès. Une
» telle fécondité fait frémir ſa mere ; mais
» indulgente pour ſon ſang, à force de
» prieres, elle obtient de ſa tante de ne
» point abandonner Agnès pour cet acci-
» dent.

» La bonne tante touchée du ſort de
» cette orpheline, la fait accoucher hors
» de chez elle ; & auſſi-tôt qu'elle eſt
» rétablie, elle la met en apprentiſſage chez
» une lingere du palais, en lui recom-
» mandant bien de veiller ſur ſa conduite."
Dès que je parus au palais (dit l'hiſto-rienne) j'emportai tous les cœurs & tous les ſuffrages : on abandonna toutes les autres filles, & je devins l'objet des agaceries de tous les fureteurs galans que la chicanne ou la curioſité y attire. J'étois placée pour l'étalage au milieu d'une brillante boutique, gens de robbe & d'épée alloient & venoient continuellement pour reconnoître la place, & Dieu ſait, comment j'étois lorgnée. Un jeune & galant clerc en-

l'honneur de m'imatriculer au palais, & me fit faire mes premieres armes; mais notre commerce dura peu. La lingere qui avoit été un peu trop facile, vieille alors, étoit févere à proportion, & nous puniſſoit, trois filles que nous étions à-peu-près du même âge, d'être plus jeunes qu'elle. Je fus inſtruite dès le ſecond ou le troiſieme jour de toute ſa vie par une de mes compagnes, qui la ſavoit par tradition de celle qu'elle avoit remplacé, cette derniere l'avoit appriſe de ſon ancienne. Notre pédante avoit été célebre dans tous les ordres. La nobleſſe, le clergé, la robbe & le tiers-état, avoient partagé les momens d'une jeuneſſe utilement employée & prolongée même au delà des bornes ordinaires. Toute ſon auſtérité ne m'empêcha point de pouſſer aſſez loin dans la clericature, & je mis toute la baſoche à contribution. Plus je ſervois l'amour, plus il me ſembloit me récompenſer de mon culte par de nouveaux charmes: trois couches qui s'étoient ſuivies de ſi près n'avoient fait que m'embellir. La lingere, malgré ſes ſcrupules, avoit été juſqu'alors aſſez indulgente, & avoit paſſé ſur toutes mes diſſipations; mais je gardai ſi peu de meſures, que pour réprimer ma coquetterie, elle réſolut de me confiner

pour

pour quelque tems au magasin. Je ne sai si elle ne me traitoit point en rivale, du moins c'est l'esprit de toutes les vieilles femmes qui ont été galantes. Celle-ci de plus étoit un peu dévote ; qualité qui acheve le ridicule : me voilà donc condamnée au bout de deux mois à l'obscurité du magasin. Les soupirans disparurent en même tems, la boutique devint déserte, & le débit se ressentit de mon éclipse. L'intérêt fit ouvrir les yeux à ma maîtresse, quoique bornée aux clercs ; j'attirois toujours quelque emplette. Elle compta donc avec elle-même, & s'appercevant de sa solitude, elle résolut de me rendre au spectacle, sauf tout ce qui en pourroit arriver.

Je parus après cette petite retraite qui n'avoit servi qu'à me reposer le teint, plus piquante& plus jolie que jamais. Du jour que je fus réintégrée, (passez-moi ce mot ma chere, je parle la langue du pays) du jour donc que je repris ma place, la boutique ne désemplit point ; les jeunes avocats y vinrent en foule, & firent bientôt déserter les clercs. Aux avocats succéderent les sénateurs. Et déja lorgnée par un président, j'allois m'élever à la haute robbe, lorsqu'un vieux pillier du palais, doyen de tous les ntendans du monde, me fit de solides pro-

poſitions, & m'offrit de me mettre dans mes meubles. J'acceptai ſans balancer le parti, le nom de fille entrenue me revenoit beaucoup, je me faiſois une agréable idée de cette condition. Ainſi je quittai ſans regret ma lingere, & je renonçai à tous les honneurs que le palais m'offroit en perſpective, pour avoir le plaiſir de plumer ce paillard qui en avoit tant plumé d'autres.

" Agnès vit environ ſix mois en aſſez „ bonne intelligence avec l'intendant, & „ pour ſon coup d'eſſai le mene grand train; „ la fille de théatre la plus expérimentée „ n'auroit pas mieux fait." Il eſt vrai, dit-elle, que par moi-même j'aurois eu aſſez de peine à réuſſir auſſi-bien que je fis, & que je profitai bien des lumieres d'un gendarme que j'avois pris pour amant, & avec qui je partageois les libéralités de ſon vieux rival.

" L'intrigue d'Agnès avec le gendarme „ eſt découverte par l'intendant, il médite „ de la quitter & de lui reprendre tout ce „ qu'il lui a donné. Inſtruite de ſon deſ- „ ſein par le tapiſſier qu'elle avoit mis dans „ ſes intérêts, elle le prévient, & plie la „ toillette; elle change de quartier & de „ nom, s'établit avec ſon gendarme. Ils „ vivent aſſez paiſiblement tant que leurs

» fonds durent, mais malheureusement le
» gendarme jouoit un peu & buvoit beau-
» coup; Agnès de son côté aimoit la dé-
» pense. Deux mois virent la fin de leur
» caisse & de leur bonne intelligence. Les
» meubles & les nippes furent vendues
» peu-à-peu pour subsister, & la brouille-
» rie entre ces amans s'introduisit dans leur
» ménage avec la misere.

» Agnès réduite à une seule robe, &
» retombée dans un état pire que celui d'où
» l'avoit tiré l'intendant, est obligée d'a-
» bandonner le gendarme. Conseils désin-
» téressés qu'il lui donne en la quittant,
» comme de ne s'attacher à personne, de
» bien piller tout ce qui tombera dans ses
» mains, & de se mettre audessus des
» foiblesses dont il avoit tant profité lui-
» même.

» Agnès qui se trouve toute nue n'étoit
» malheureusement guere en état de pro-
» fiter de ces utiles avis, elle ne connois-
» soit point encore de ces femmes commo-
» des qui retirent charitablement les filles
» qui sont sans feu ni lieu, comme elle
» étoit alors. Que faire dans cette extrê-
» mité? La profession de lingere lui avoit
» réussi; elle trouva moyen d'entrer chez
» une grosse marchande de modes rue Saint

„ Honoré, où il y avoit un régiment de „ filles." Là venoient en foule, dit-elle, vieux milans, blancs becs, jeunes étourneaux, tous les oiseaux de proie du quartier; mais quoique dans le plan de vie que je m'étois fait, mon tempérament entrât pour beaucoup, je commençois à être intéressée, & la misere où je m'étois vue me faisoit sentir le prix de l'argent que l'abondance fait ignorer. Je me laissois moins prendre les yeux, & mon point de vue étoit de fixer quelque honnête homme d'un âge mur, de ces gens faits pour être dupes des femmes, & non de ces aimables trompeurs, dont la plupart des femmes sont dupes. Je couchois en joue un gros chaissier qui approchoit de soixante ans, & qui venoit tous les jours chez nous acheter quelques galanterie pour avoir lieu de m'entretenir; il me fit quelques propositions, mais je fis trop la réservée, ou je marchandai trop avec lui: le papa n'aimoit point à soupirer long-tems, une de mes camarades sut bien à propos saisir un moment de dépit, & me l'enleva. Cet incident me corrigea bien, & me fit tomber dans une extrêmité contraire. J'étois toujours comme à l'affut, & j'outrai tellement la coquetterie, que ma trop grande facilité

écarta nombre de gens qui paroiſſoient m'en vouloir. On me crut plus d'expérience que je n'en avois, & tout ce que je gagnai dans cette boutique après deux mois d'attente & d'agaceries, fut de mettre aux champs quelques appareilleuſes qui me jugerent propre à rétablir leur commerce. Deux des plus célebres entr'autres ſe diſputerent mon acquiſition, & voulurent me dérober aux yeux du public pour me mettre en détail à contribution. Elles me firent chacune à part leurs propoſitions, & je paſſai ſous la diſcipline de celle qui me perſuada le mieux.

Ici commence, ma chere ſœur, le tiſſu malheureux d'une vie dont vous avez chez vous mille tableaux vivans.

« Voilà Agnès initiée & femme du » monde. L'honnête femme qui la produiſoit eut ſoin de ſon ajuſtement qui n'étoit point en trop bon état : on ne lui laiſſoit point voir de jeunes gens, on l'annonçoit myſtérieuſement ſous la qualité d'une jeune femme qui trompoit la vigilance de ſon mari. Bientôt ſur ce nouveau perſonnage elle fut extrêmement employée, & fit couler l'or abondamment chez la patronne. »

Quelle vie, ma chere ſœur, s'écrie-

t-elle ici ! Quelle agréable condition ! Objet de nouveaux feux qu'on éteint & que l'on rallume sans cesse, les plaisirs de la table & ceux de l'amour se succedent ou se confondent vingt fois par jour. Quel état charmant, s'il étoit durable ! Comme j'avois le corps extrêmement beau, j'étois continuellement exposée à tous les caprices de l'imagination, à tous les rafinemens de la volupté ;& j'épuisai bientôt tous les crayons de *Clinchetel.*

Je me souviens d'un gros prieur, qui pour soulager son embonpoint monstrueux, s'étoit avisé de cet expédient. * Il me faisoit coucher toute nue sur un lit de sangle dans ma posture naturelle ; deux filles des plus souples qu'on pouvoit trouver se mettoient sous le lit, & par secousses réitérées de leur dos nous donnoient une élasticité merveilleuse.

" Mais il n'est point de plaisirs purs,
" & la vie la plus voluptueuse est toujours
" mêlée de quelques disgraces.

" Un jour cinq mousquetaires entre deux
" vins vinrent fondre dans le réduit d'A-
" gnès." Je tenois, dit-elle, un petit trai-

* Trait de Pétrone.

tant, dont par des careſſes forcées j'achevois de vuider la bourſe. Un parti d'huſſards qui ſurprend un couvent de religieuſes ne leur cauſe guere plus d'allarmes, que cette jeuneſſe mutine en donne aux femmes de notre profeſſion. Le traitant, homme pacifique & mur, voulut ſe retirer ſur-le-champ. Un mouſquetaire le prit par le bras & lui dit, que loin de vouloir troubler ſes plaiſirs, ils étoient venus pour les partager, & qu'enfin ils vouloient boire avec lui. Le bourgeois les laiſſa maîtres du champ de bataille & fit prudemment ſa retraite. Voilà nos étourdis en poſſeſſion de la place. Comme il étoit tard & qu'en ce moment j'étois ſeule avec la patronne, je fus ſeule à la merci de leur pétulance. Ils firent venir force vin pour s'achever, & je fus bientôt en bute à leur fougue. Trois des plus échauffés me ſaiſirent, & m'ayant fait mettre toute nue ſur un lit, ſe partagerent ainſi leurs poſtes : l'un, ſuivant les expreſſions de ces libertins, étoit par devant à la ſappe, l'autre qui travailloit par-derriere, attachoit le mineur à la place, & le troiſieme qui inſtrumentoit dans ma bouche les contreminoit; un quatrieme battoit la meſure pour régler leurs mouvemens, de façon que les trois décharges ſe firent

en même tems : & bientôt je fus inondée de la ſeve qui fermentoit chez eux depuis les pieds juſqu'à la tête.

Ce nouveau genre de débauche me donna quelque goût pour les plaiſirs recherchés. J'imaginai de puis pluſieurs attitudes qui m'ont fait quelque honneur dans le monde, & que je n'ai point la vanité de décrire ici.

Tout alloit bien juſques-là, quand nos mouſquetaires à force de boire s'acheverent ſi bien, que la nuit étant avancée, il ne fut plus poſſible de s'en défaire. L'un d'eux ivre-mort, tombe en vomiſſant au milieu de la chambre, & ſans pouvoir ſe relever ; s'en dort, nageant dans les flots de vin : un autre en lutinant à terre la patronne qu'il vouloit dépuceler, diſoit-il, fut auſſi ſurpris du ſommeil : un troiſieme répandu ſur une bergere, ronfloit de tout ſon cœur le verre à la main, inondé du vin qui diſtiloit ſur lui : un quatrieme, après s'être échaffaudé ſur moi, s'endort ſur le métier où il s'étoit ſi bien incruſté, que j'eus toutes les peines du monde à le déſarçonner : enfin le cinquieme enivré de camouflets qu'il avoit donnés à ſes camarades, s'endormit à ſon tour ſur la table. Repréſentez-vous, s'il ſe peut, ce coup-d'œil, digne du crayon de *la Fage*. Pour

la patronne & moi nous passâmes la nuit tantôt à pester contre les mousquetaires, & tantôt à rire de leur figure. Le jour vint, & le distributeur des camouflets, qui fut le premier éveillé, sonna le boute-selle, en mettant tout sans dessus dessous. Ses camarades se leverent, mais aussi-tôt qu'ils apperçurent leurs habits & leurs chapeaux qui traînoient parmi les débris de leur souper, cette vue les mit de très-mauvaise humeur; je ne pus retenir un ris indiscret que cet affreux tableau m'arracha, & je fus payée sur-le-champ d'un énorme soufflet. La maîtresse du logis voulut leur représenter doucement le scandale de cette impolitesse, & en reçut deux ou trois pour sa part. C'étoit une Picarde vive, très-peu docile, & aguérie à de pareilles scenes. Elle ne voulut pas rester sans réplique, & se saisit aussi-tôt d'une chaise pour la jeter au soufleteur. Ce mouvement les souleva tous. Bientôt les glaces, le lit, la commode, la table & les chaises furent en canelle. Je me mis imprudemment à crier par une fenêtre; le guet qui se retiroit alors accourt au bruit, force la porte de la rue & monte: on prie poliment nos cinq mousquetaires de vouloir bien se retirer pour se reposer des fatigues de la nuit, & l'on nous mene chez le

D 5

commiſſaire. Il nous envoya à *Saint-Martin*, & peu de jours après nous ſommes conduites dans votre communauté. Voilà, ma chere ſœur, l'époque de notre connoiſſance. Je fus de cette premiere fois trois mois en aſſez bonne compagnie dans votre maiſon, & je profitai bien de cette retraite. Je m'étois bien promis pourtant de changer tout mon plan de vie, mais réſolution frivole. De quel changement étois-je capable ? Accoutumée comme j'étois aux douceurs d'une vie oiſive & voluptueuſe, les diſgraces qui l'accompagnoient ne m'effrayoient plus, par l'expérience que j'en avois faite ; & je ſortis enfin de chez vous un peu plus corrompue qu'auparavant.

« Agnès avant de ſortir de la ſalpétriere, „ étoit arhée par trois célebres appareilleu- „ ſes qu'elle y avoit trouvées. Elle rentre „ dans le monde & va s'établir au faux- „ bourg Saint-Germain ; ſa vie publique „ pendant cinq mois, ſucceſſion de miſere „ & de proſpérité. Tantôt bien élevée au- „ deſſus de ſa condition, tantôt rabaiſſée „ aux laquais, elle parcourt ſous différens „ noms dont elle changeoit comme de gîte, „ tous les réduits galans du fauxbourg, „ comme un écolier que le goût paſſager du „ cloître jette dans un froc, vole de cou-

„ vent en couvent ſans pouvoir fixer ſon „ inconſtance. ” Il ne m'arrive pendant tout ce tems, continue Agnès, que les petites aubaines ordinaires inſéparables de notre commerce. Mais à force de prodiguer mes faveurs, je contractai la lépre contagieuſe que toutes les eaux du Jourdain ne ſauroient laver; au reſte, je l'avois bien méritée, car ſi grand nombre de mes ſemblables qui gémiſſoient de leur état, ne continuoient que par néceſſité ou par habitude. Le tempérament m'emportoit, je n'ai jamais vu un homme bien conformé qui ne m'ait fait de vives impreſſions; & le nombre, au défaut du choix, rempliſſoit toujours agréablement mon cœur. Il falloit que la Nature m'eut doué d'un merveilleux fond de ſentiment, pour qu'il ne fût point encore émouſſé, comme je le remarquois dans bien des filles, qui beaucoup plus jeunes que moi, avoient auſſi-bien moins de ſervice.

Un jour dans un célebre attelier où j'étois établie de la veille, il vint un homme bien mis & de bonne mine, qui après avoir paſſé en revue toute la communauté, s'arrêta à me conſidérer avec une ſorte de ſurpriſe. J'eus le mouchoir, & quand nous fûmes ſeuls, il me fit cent queſtions ſur ma naiſſance, mon état, mon pays.

Je crus que c'étoit un *entreteneur*, comme nous appellons ces meſſieurs, & je lui dis ſur ce fondement tous les menſonges qui pouvoient m'être utiles, ſans lui cacher les vérités dont je crus tirer quelque avantage. Il me fit entr'autres une queſtion qui m'embarraſſat, il me demanda ſi je n'avois point une tante religieuſe en Province ; je crus me donner quelque conſidération, en lui confeſſant que j'avois en effet une tante Urſeline à N... à laquelle je reſſemblois beaucoup. Il m'en demanda des nouvelles, je ne ſus que lui répondre, & je me mis à pleurer. Il ajouta qu'il l'avoit connue dans ſa jeuneſſe, & qu'ils s'étoient rencontrés aux eaux de Forges dans les commencemens de ſa profeſſion. Je l'enviſageai mieux ſur cette ouverture, je me rappellai Duvilly & toute la converſation de ma mere avec le chapelain. Je ne doutai plus que ce cavalier ne fût le héros de l'hiſtoire que j'avois entendue ; & je trouvai ma mere de très-bon goût. Cependant pour ne pas perdre de tems à des explications inutiles qui m'attendriſſoient & qui renouvelloient à chaque inſtant mes remords, je changeai tout-à coup d'entretient, & je me mis en devoir de faire mon métier. Je n'eus point de peine à le mettre en humeur. Ce commencement de

connoiſſance, quoique mal éclairci de ma part, lui donnoit quelque goût pour moi : il voulut coucher au logis, & donna ſes ordres pour le ſouper. Mille ſcrupules alors vinrent m'agiter ; je fus extrêmement triſte à table, malgré les careſſes & la gayeté de chaque convive. L'incertitude de mon origine à laquelle il avoit bonne part, & l'idée de la paternité que mon cœur lui déféroit pourtant avec une ſecrette ſatisfaction, empoiſonnoient d'avance toutes les douceurs que ſa figure me promettoit ; il fallut terminer l'aventure. Je me couchai, fort irréſolue ſur le parti que j'avois à prendre, & j'étois prête à mettre un frein à ſes brûlans deſirs, quand mon cruel tempérament vint à ſon ſecours. A peine eus-je ſenti ſes approches, que j'aillai audevant de ſes tranſports, je l'embraſſai avec une fureur que je n'ai jamais ſentie. Si la Nature me fit alors éprouver quelques mouvemens, ils ſe confondirent dans ceux de l'amour. Et (je le dis avec horreur) peut-être hélas ! ne firent-ils qu'augmenter la vivacité. Ils faiſoit chaud, nous nous mîmes tous nus. Que mon cher pere étoit aimable, s'il eſt poſſible que ce fut mon pere ; il baiſa mille fois toutes les parties de mon corps, & mille fois ma bouche parcourut le ſien. Pardonnez-moi, ma ſœur,

un peu de foiblesse, encore quelques coups de crayon. Je ne saurois peindre trop vivement un crime dont je dois sans cesse rougir. O Mirrha! quelque idée que nous donne la fable de votre emportement pour le beau Cynnire, il ne pouvoit approcher du mien. Après m'être plongée dans un torrent de délices, des remords importuns succedent. Hélas! pour le plaisir que me donnoit Duvilly, je lui faisoit un présent bien funeste, le venin couloit avec le miel. Je lui préparois sur un lit de roses de cruelles épines, & le poison que je distillois faisoit des impressions d'autant plus profondes, qu'il étoit assaisonné par un plaisir plus vif. La nuit, qui fut courte, fut bien employée, un léger assoupissement amena le jour. Duvilly fut alerte de grand matin, & presse de se retirer, m'embrassoit pour me dire adieu, lorsqu'il me vint une idée singuliere. Je me fis d'une robe d'étamine que portoit une de mes compagnes un habit de religieuse, j'y ajoutai la guimpe & le voile, & dans cet état sautant à son col je le serrois amoureusement dans mes bras. Il me trouva jolie sous cette mascarade, & frappé plus vivement encore que la veille de la ressemblance qu'il me trouvoit avec ma mere, je vis avec un secret plaisir tout l'effet que cette idée fit sur lui. Je vou-

lois que ſous cet habillement il me donnât les derniers gages de ſon amour, il me parut reculer d'horreur. Je me précipitai ſur lui, & l'ayant entraîné ſur le lit à force de careſſes, je l'amenai à mon but. Je goûtai dans ce moment, à ce qu'il me ſemble, encore plus de plaiſir que la nuit, & je m'apperçus que ſon imagination l'avoit admirablement ſervi. Nous nous ſéparâmes très-contens l'un de l'autre, avec promeſſe de renouer la partie. Je ne ſai pas quelles auroient été les ſuites de cette aventure, mais je fus enlevée deux jours après par ordre du roi.

" Un jeune homme de 15 à 16 ans, fils „ d'un homme d'affaires, qui avoit vu „ Agnès trois ou quatre fois, & avec qui elle „ avoit partagé les fruits de ſes amoureux „ travaux, fut obligé de confeſſer à ſa fa„ mille d'où lui venoit cette aubaine; & „ ayant bien déſigné le nom, la demeure „ & la profeſſion d'Agnès, on obtint un „ ordre du roi pour la faire mettre à l'hô„ pital. " Cependant comme dans l'état où j'étois (dit-elle) avant de reſpirer l'air de ce ſalutaire ſéjour, il faut paſſer par la *Piſcine probatique*, on m'envoya préalablement à Bicêtre. " Peinture affreuſe de cette mai„ ſon. Deſcription des ſuites de la vérole."

Dans tous les incidens de ma vie, continue Agnès, je n'avois point encore fait de réflexions; mais combien ne déplorai-je point mon état, quand je me vis confondue sous larche, avec les plus viles prostituées. Je leur voyois payer le tribut amer des plaisirs qu'elles avoient données, la plupart sans les partager comme je faisois, & peut-être étois-je la plus coupable ou la plus justement punie. " Au sortir de Bicêtre, où elle
„ est trois mois, Agnès est remise à la Salpétriere : quoiqu'elle y fût en pays de connoissance, elle s'y déplaît encore plus que la premiere fois, & prend une sérieuse résolution de changer de vie. Le tems de sa pénitence expire, elle cherche les moyens d'entrer parmi les sœurs Grises, elle en vint à bout, & prend l'habit.

„ Pendant six mois de séjour dans cette communauté, elle se lie avec une sœur fort aimable, qui étoit bâtarde de la Fillon; bientôt elles deviennent amans & maîtresses. La derniere la fortifie dans l'éloignement où elle semble être alors pour tous les hommes en général, & dans la fuite du monde, (conversion à ce sujet, où l'on voit un mêlange de dévotion & de libertinage.)

„ Agnès devenue *Tribade* & *Tribade*

„ outrée, croit avoir entiérement oublié les
„ hommes, quand un jeune prêtre qu'on
„ lui donne pour confesseur devint amou-
„ reux d'elle. Leurs fréquentes entrevues
„ au confessionnal, lui redonnent insensible-
„ ment du goût pour notre sexe, elle se ré-
„ froidit de jour en jour pour sa compagne,
„ & ayant confié sa foiblesse au prêtre, il
„ acheve bientôt sa conversion. Ce nouvel
„ amant en homme expérimenté, craignant
„ une rechûte, lui fait quitter les sœurs Gri-
„ ses, & la met en chambre, ils vivent assez
„ paisiblement quelques mois ensemble:
„ elle ne voyoit que des dévotes & elle
„ l'étoit elle-même. Ces liaisons la condui-
„ sent à faire connoissance avec des convul-
„ sionistes. Une petite veuve, initiée depuis
„ six mois, affectionne Agnès, son direc-
„ recteur malheureusement étoit moli-
„ niste; la convulsionnaire entreprend de
„ la détacher & en vient à bout, elle lui
„ donne un amant Janséniste, & bientôt elle
„ devient convulsionnaire elle-même.

„ Disgressions plaisantes sur les convul-
„ sions, descriptions de quelques scenes
„ où elles servent de voile au libertinage.
„ Agnès se rend célebre sous le nom de
„ sœur Pétronille. Aventures qui lui ar-
„ rivent. On vient pour l'arrêter, elle se

„ ſauve. Cet incident joint au diſcrédit où
„ ſont tombées les convulſions, la dégoûte
„ de ce genre de vie, elle prend la réſolu-
„ tion de ſe rendre au monde & de rentrer
„ dans la carriere. Elle quitte ſon amant
„ Janſéniſte, & déménage ſans trompette.
„ Elle s'aſſocie avec une ancienne amie de
„ college, & elles ouvrent boutique à frais
„ communs. Les commencemens de leur
„ commerce ne ſont pas brillans, il fallut
„ ſe borner d'abord à la livrée, mais on
„ s'éleva peu-à-peu juſqu'au bourgeois.
„ Elle erre ainſi ſous différens noms dans
„ les quartiers les plus vivans de Paris,
„ changeant tous les deux ou trois mois de
„ logis; enfin ayant pris le goût & l'eſprit
„ du commerce, elle ſe ſépare de ſon aſſo-
„ ciée, dans le deſſein de lever elle-même
„ une boutique & de travailler pour ſon
„ compte. Elle ſe meuble convenablement
„ de l'argent qu'elle avoit ameſſé & s'établit.
„ Sa réputation & ſa bonne conduite lui
„ firent en peu de tems une brillante mai-
„ ſon. Elle avoit ſept à huit filles du pre-
„ mier ordre pour la jeuneſſe & la beauté,
„ ſans compter les femmes mariées qui ve-
„ noient travailler chez elle. Elle avoit eu
„ ſoin de s'abonner avec le commiſſaire du
„ quartier qui étoit ſon penſionnaire, &

„ deux exempts qui avoient leur francſalé „ chez elle, étayoient de leur appui celui de „ l'enquêteur." J'avois mis, dit-elle, une police admirable chez moi, j'avois de petits appartemens très-commodes, cabinets, dégagemens, eſcaliers dérobés, rien ne manquoit. Je recevois peu de militaires & de jeunes gens, ſi ce n'étoit quelques enfans de finance, dont la ſageſſe m'étoit connue, mais beaucoup de robins ou gens du palais, de bons peres de famille & de gros marchands. J'avois ſur-tout force eccléſiaſtiques, c'eſt-à-dire, peu ou point de ſéminariſtes, car ils ſont preſque auſſi mutins que des mouſquetaires, mais de bons prieurs & nombre de chanoines. Quant aux moines, je recevois peu de cordeliers, (ils ſont tapageurs) mais des jacobins, des prémontrés, des victorins, des céleſtins, &c.

Je fourniſſois encore quelques fermiers généraux, & une bonne partie de nos ſeigneurs du clergé. Oh! que de pucelages vendus, refaits & payés encore plus chers la dixieme fois que la premiere. Combien de filles, aprés dix ans de ſervice, données & employées pour net[illegible]s, j'aurois fait paſſer une f[illegible]rie, pour un morceau de prince! Que de fe[illegible] mariées dont le goût pour les plaiſirs commodes contribuoit en-

core à grossir le tribut que je tirois du public, & qui après avoir partagé chez moi les travaux & la fatigue du jour, m'abandonnoient généreusement leurs honoraires. " Histoire de la Duchapt célebre marchande de modes "

Je conduisois ainsi ma petite barque à merveille, & j'étois à la veille d'aller plus loin que *la Paris*, *la Maupoint*, *la Florence*, lorsqu'un accident renversa toute ma fortune. Je vivois avec un officier de milice, qui s'étoit dit-on reformé luimême, & qui m'avoit pris sous sa protection. Il n'avoit que le défaut de s'enivrer & d'être un peu brutal quand il avoit bû, à cela près, c'étoit le meilleur enfant du monde; & pourvu qu'on le laissât à table, on le menoit comme un mouton. Un jour il vint chez moi des jeunes gens qui me furent envoyés par une femme du monde, dont j'avois débauché une bonne pratique, c'étoit un vieux notaire très-riche, & qui payoit comme un milord pour être amusé seulement. Ils étoient un régiment en deux ou trois bandes. Je voulus d'abord leur faire refuser la porte, ils forcerent le domestique, & se mirent en possession du logis : nous n'étions que des femmes alors. Deux hon-

nètes eclcéſiaſtiques, un directeur d'une communauté, & l'autre célebre prédicateur, venoient d'entrer, ils s'eſquiverent à la vue de ces libertins. La pétulante cohue fut d'abord choquée, qu'on eut fait difficulté de l'introduire; je les menaçai du commiſſaire. A peine eus-je prononcé le nom, qu'ils s'attaquerent à mes meubles, ſe mirent à briſer tout ce qu'ils rencontrerent: menaces, prieres, careſſes, rien n'arrêtoit ces furieux. Un brutal ſur quelques repréſentations que je voulus faire, parce qu'il extramaçonnoit contre mes glaces, tourna ſa fureur contre moi & me mit le viſage en pieces. Mon pauvre officier de milice, conduit par ſa mauvaiſe étoile, arrive au milieu de tout ce déſaſtre; & comme il n'étoit pas le plus fort, malgré l'état où il me voyoit, il prenoit de lui-même le parti de la conciliation: on le veut faire ſauter par la fenêtre, avec les meubles qui commençoient à prendre cette route. A force de le harceler, il tire l'épée & bleſſe un jeune homme, trois autres auſſi-tôt tombent ſur lui & le laiſſent étendu ſur la place: voilà toute la maiſon & le voiſinage en rumeur. Que faire dans cette extrêmité; je ne penſe plus qu'à mon ſalut, je prends

ſur moi ce que j'avois d'argent, & je me dérobe à la faveur du tumulte : le commiſſaire, & les archers viennent & l'on verbaliſe.

Je ne ſai plus ce que devint cette affaire, après m'être cachée pendant deux mois à l'extrêmité du fauxbourg S. Jacques défigurée comme j'étois, je fis heureuſement connoiſſance avec des dévotes du quartier, je les priai de me procurer quelque retraite honnète ; elles avoient des habitudes aux Carmelites, & me propoſerent d'y entrer ſur le pied de Tourriere. Il en manquoit une, & ma mauvaiſe mine, caution de ma ſageſſe, n'effraya point ces bonnes filles. C'eſt-là qu'après de 45 ans je paſſe tranquillement mes jours, & que je donne à Dieu les reſtes d'une vie fort inutile au monde. En verité, ma chere ſœur, vous ne pourriez jamais me reconnoître, hélas ! c'eſt tout ce que je regrette que ma figure ; mon printems étoit paſſé, je l'avoue, mais pouvois-je m'attendre à voir ſi-tôt terminer ma carriere ?

F I N

L'ORIGINE

DES

CONS SAUVAGES

ET EUROPÉENS,

AVEC la maniere de les apprivoiſer, & le moyen de prédire toutes choſes à avenir par iceux.



M. D. CC. LXXVI.

AVERTISSEMENT

AU LECTEUR.

AMI Lecteur, je te veux advertir touchant ces cons, qu'il y en a de trois sortes plus fréquens. Les ungs sont élevés & ont une entrée plus adroicte que les autres; ceux-ci sont volontiers cons nobles qui sentent leur gentillesse, frottez de civette & de musque. Les autres sont au milieu du chemin de Morvent, lesquels sont fort hantez, qui est la cause que les mesures ne se rapportent pas. Tels cons sont volontiers rustiques ou villageois, cogneuz de longue main, & sont puans à cause de leur fréquentation ès escurie, cuisine, & garniers à foin, pront à vuider leurs différentz au premier poinct d'honneur. Les autres sont à un doigt près du cul, & n'ont point été hantez; car quand ce vient à approcher le bidault, il glisse en bas, & faict son pertuis à la longue. Ces cons sont de pucelle nouvelle percée, lesquels sont volontiers sucrez & amiellez, & ne sentent point.

LE



LE PROLOGUE
DE
L'AUTEUR.

MOI considérant les profits de se marier ou non, & par une studieuse & ingénieuse curiosité, longuement ambigueuz & douteux, lequel on devoit faire ou laisser, je m'alai adviser d'une aspre & difficile demande, autrefois menée entre aucuns gentilshommes étudiant trop douteux, & faisans difficulté, si en se mariant seroit convenable de prendre une vefve, dont en sourdit une grosse question non accoutumée. Et pour satisfaire à ceux qui étoient en cette forest des cons, estimant & pensant qu'en multitude de nopces, est requis grand nombre de cons ; & d'autant que les mariages des uns, ni les espoux, ni les espouses, ne ressemblent jamais les uns aux autres, pour cette cause & raison je veux dire & conclure selon les différentes nopces & espouses, les cons aussi différens. Et pour avoir cognoissance de la distinction & différence d'iceux, de leurs facheries & délectations : & pour enseigner à tous hommes l'eslection d'iceux, afin qu'ils puissent fuir & éviter tant de misé-

rables maladies & inconvéniens qui s'ensuivent. Et pour ce qu'en lisant ce petit traité, aucuns se pourroient ébahir comment j'ai taut voulu peyner à magnifier les mariages, des vefves, qui s'appellent secondes nopces, & les légistes en ce cas usent d'un terme qui s'appelle con voler. C'est une chose bien sauvage, que de voir un con voler; toutefois pour ces convolemens les secondes nopces sont reprouvées du droit civil : & semble proprement que les Loix impérialles tiennent pour profanes & excommuniées les femmes qui se marient deux fois. Car quand elles sont mariées premiérement, & que l'on vient au dépucelage, que nos anciens appellent défloration, leurs mariz ne peuvent avoir avec elles parfaite délectation voluptueuse conjugale, pour ce que ces tendres fillettes, & qui jamais n'avallerent pillules incarnatives, quand ce vient à les incorporer, ne savent qu'elle font, & est un labeur inestimable, que de les frotter & estriller, jusques à ce qu'elles soient domestiquement apprivoisées, à hardiment exercer l'acte de génération : mais la gaillarde vefve, qui a gousté & souventes-fois savouré le suppositoire barbarique, puis a demeuré quelque tems sans en user, quand ce vient aux secondes nopces à recommencer, pour gratifier son second mari, aussi

pour en prendre un bon repas ſans péché, dont elle en a longuement jeuné, outre ce a appris en ſes premieres nopces, elle fait quelques geſtes davantage de ſoupleſſe de corps, plus allegre qu'elle n'avoit accoutumé. Or le titre de la queſtion ſur laquelle ce préſent traité ſe fonde eſt tel; car une jeune femme vefve, qui en ſes premieres nopces aura porté un enfant auſſi grand qu'un homme, & puis des petits en après, perdant ſon mari elle demeurera cinq ou ſix ans en vefvage ſans beſongner du métier de nature, à ſavoir mon s'il eſt poſſible que le con lui puiſſe bonnement tourner en ſi louable diſpoſition qu'elle ſente douleur, & ledit con lui cuiſe quand l'on recommencera à labourer. Pour la déciſion de cette queſtion tant ardente, & pour ſatisfaire aux déſirs des dames & damoiſelles, & honorables vefves, j'ai eu conférence avec beaucoup de vénérables & anciennes prélates & pudiques matrones, expertes en tels ſecrets, avec leſquelles la diſputation a pluſieurs fois duré aſſez longuement, pour mieux inveſtiguer le fonds de la matrice ſubtile; enfin la réſolution fut telle, comme ci-après entendrez vers la fin de ce préſent traité, lequel à l'honneur du dévot ſexe feminin. Dont nous prions affectueuſement, & afin que tous nobles eſprits,

hommes & femmes, & autres des états desquels il appartiendra, entendent plus distinctement & facilement le contenu d'icelui, séparé & divisé par chapitres, comme ci-dessous est ordonné, vous suppliant, mes très-honorez lecteurs, prendre en gré mon petit labeur.

Cons de damas, & damoiselle,
Cons de bourgeoise, & de pucelle,
Cons de servante, & de couvent,
Sont tournés d'un mesme sent.

CHAPITRE PREMIER.

De quelle maniere sont les cons, & leurs différences.

IL est premier à noter que tous cons généralement sont composez, emparez, & conformez d'une carnalité spongieuse & obediente sans rebellion, laquelle de sa propre nature se dilate, & lui fait place selon l'opportunité de son indigence. Si est à savoir qu'il est des cons de plusieurs sortes: les uns sont thisics, les autres hydropicz, puis d'autres médiocres. Entre les deux cons thisics, les uns sont comme une petite esclatte fendue, enveloppée d'un peu de peau sans motte ne releveure. D'au-

tre y a de cette ſorte qui ont un peu de promotoire, & au donjon il ſe treuve un os barré qui empeſche & efface la volonté & puiſſance que l'on y cuide treuver; pour cet effect c'eſt un pauvre & malheureux meſtier. Des cons médiocres, ſelon qu'ils s'élongnent du thiſic, & approchent l'hydropic, ils s'emmeliorent & en ſont plus magnifiques. Neantmoins tout ainſi que le thiſic eſt contagieux, ceux qui s'en approchent ſemblablement ſont tous infectez. Cons hydropics ſont contagieux, & inficent les membres dont ils ſont viſitez. Et pour cette cauſe quand feu Miſſire Ollivier de la Marche, chevalier jadis tant renommé en armes & en allégance comme un autreCéſar, & déja tant âgé ſe voulut remarier à une ancienne damoiſelle de la maiſon de Bourgogne, laquelle damoiſelle eſtoit haute & montée ſur eſchas, maigre & pleine d'arreſtes, avec un long thiſic & contagieux: il veid un ſien ami bon compagnon de Picardie, lequel tachant lui diſſuader ce mariage, en ſe gaudiſſant lui en envoya le Rondeau ci-après.

RONDEAU.

Un con baſti de deux eſclattes,
Et puis bordé de noire matte,
Et teint d'un tiſſu cramoyſi,

A pris un chevalier moysi,
Qui ressembloit un roi de cartes;
Il avoit les baleures plattes,
Et d'une blancheur toutes mattes,
Quand ce chevalier l'eut choisi.

CE CON.

Au garnier où l'on prend les rattes;
Il a reçu des coups de pattes,
De languet d'oui & de si,
Plus qu'un couvreur de Boisgency
N'a rabattu de cloux à lattes.

Touchant les cons hydropiques, les uns ressemblent à une grosse boignette fendue; les autres un gros cœur de mouton mi parti par le bas, & de ceux-ci le fruit est beaucoup plus plaisant & beaucoup voluptueux. Et pour tant un grand commissaire des guerres, en son tems grand perscruteur des secrets muliebres, à la requeste de monsieur des Condes, lors gouverneur de Picardie, fit deux élégantes ballades, l'une de la perfection & beauté d'un cheval, & l'autre de l'excellence de sa femme: & quand il vient à descrire le region de basse Frise, il dit que la belle femme doit estre.

Parmi les reins bien fournie encharnée,
Grosses cuisses, devant haute en conné,
Et en beauté parfaite à l'avenant,

De doux racueil, & de rebelle entrée,
Le ventre épois, motte de frais raſée,
Le cropion tenir directement,
Et ſon bourdon ſerrer eſtroitement,
Je ne m'enquiers de trop ou peu profende.
Le compagnon porter joyeuſement,
Parfaite en biens ſeroit la plus du monde.

CHAPITRE II.

De la dimenſion des cons, & de leurs diverſes ouvertures, & comme ſe font les cons camus.

NOus avons bonifié les cons; maintenant pour la plus ample déclaration de ces cons tant ſolemnels, pour autant qu'il en eſt de pluſieurs volumes, c'eſt aſſavoir que les uns ont l'ouverture longue, les autres de moyenne longueur, & les autres par l'entrée quaſi ronde, en la plus haute région. Et de cette derniere ſorte la plus commune opinion des docteurs eſt, que ce ſont de celles qui de leur jeuneſſe ſe ſont laiſſées courtoiſement par forcer debout, & ont longuement continué ces douces allarmes en cette ſorte, dont eſt advenu par ſucceſſion de tems, que par icelle agréable continuation, & quelque longueur qu'il y euſt en leur fendaſſe, cette aſſiduité de combattre debout a réduit la

longueur en rotondité : puis quand c'eſt venu que loiſir leur a été donné de militer couchées, cette rotondité bien commencée s'eſt premier reduite en lozange, & puis après finalement en longueur compétente. Et ſi telles créatures ſont de bonne & graſſette complexion, & continuent longuement cette copulation d'eſtre, comme il advient ſouvent ès cours de ces grandes dames, où il ſe faut occultement deſrober derriere les tapiſſeries. En la fin pour l'aſſiduité de tant ſouvent les agiter contre mont, on remonte leurs carnoſitez connalles, en ſorte qu'on fait les cons camus, reſſemblant au groing d'un mullet engendre d'un thoreau, reſervé qu'ils n'ont point d'oreilles, & leurs a-t-on coupées, pour ce que ce ſont larons, qui ont tout plein crocheté & attiré de boudins, & tels cons bien garnis de leurs mottes ſont cons admirables juriſdicques, ſelon les docteurs *in brayeta juris.* D'autres y en a qui ſont faits par deſpit, & ſe peuvent nommer cons deſpiteux, oubliez de nature, pour lors bien courroncez, & n'ont ces cons qu'un méchant pertuis, pour par voye de diſtilation purger les reliques de l'impotence feminine ; & de ceux-là ne ſe peut-on aider ſans précédente inciſion, qui eſt une choſe forcée, & mal plaiſante. Et quoi que l'on en diſe, ſi celles qui l'ont

tel demeurent longuement ſans beſongner du meſtier de nature, c'eſt toujours à recommencer, pour ce que cons artificiels ne ſont jamais de telle perfection que les naturels, d'autant que nature paſſe l'artifice. Touchant les cons & les moyens, je les remets au chapitre enſuivant.

CHAPITRE III.

Diverſes opinions de la diverſité des cons, ſelon aucuns docteurs.

DE la diverſité de ces cons longs, moyens, ronds, & autrement figurez, les docteurs en ſont de diverſes opinions : les uns diſent que cela procede de la diverſité des complexions, allégant Avicenne & Hipocrate, diſant que femmes colériques ſont volontiers longues & grêles, & ont le con maigre, thiſic, & de longue ouverture. Les mélancoliques, ſeiches & éduſtes comme un baton de four, l'ont communément ſi très-mal baſti, que l'on ne ſait que c'eſt, ſinon qu'en le tâtant on juge par conjecture qu'il y a quelque ouverture entre deux maloſtrues pieces d'os ou de bois mal ordonnez comme un chevron rompu. Et de ces deux ſortes de cons ainſi mal eſquippez, parent deux martiallement ſe treuve des cons engreſſez, cons barrez, cons chevronnez; cons girondez, cons em-

palez, cons grenelez, dont les deſchifremens ſont d'inutile déclaration, parquoi je m'en tais, & ſi telles créatures deviennent fort vieilles, vous leur treuverez les cons ridez, vermoulus; & de tels cons, je les ai & effacez, & du tout adnichilez, je n'en ai point fait d'eſtime. Les pures flegmatiques ſont volontiers courtes & trapes, & ont le con gros & enflé; il ſemble communément qu'il ſoit embouré d'étoupes, & ne rebondiſt point. Les pures ſanguines ſont de médiocre ſtature, & l'ont d'un volume agréable & plaiſant, en fendeure & en motte, & ſont volontiers allaigres, & tous appareils, avec une plaiſante & amiable promptitude, d'endurer l'aſſaut s'il eſt expédient. Mais celles qui ſont ſanguines flegmatiques, compactées en doue proportion & amiable concordance d'humeurs, ſont de compétente ſtature, ne trop grandes, ne trop petites, & ont le con au devoir enflé, gros mouſlu, reſpondant très-bien à ſon homme: & tels cons ſe peuvent méritoirement appeller cons domeſtiques, tous propres au meſnage, à les employer, & auſſi bien aux champs qu'à la ville, & aux feſtes comme aux jours ouvriers: & ſon leſdits cons inſtralement enclins & préparez, s'il eſt beſoing, comme ſouventes fois il advient, à comparoître entre deux por-

tes, & telles femmes prennent grand plaiſir & déléctation, quand on les frait hermofrodites. Et pour les garder de tomber en ſuffocation ou deſcendue martialle, c'eſt le ſecret de ſouvent les flebothomer de la veine du milieu, car elles le méritent. Je me tais des cons des boyteuſes, qui ſont faits en §, & qui font la gargouille: car ſelon les complexions qu'elles tiennent, ils peuvent participer des bontés ou malheur des cons ci-deſſus déchiffrez.

CHAPITRE IV.

Quels cons l'on doit eslire, & leſquels on doit éviter.

OR maintenant, toutes choſes bien conſidérées & adviſées, il faut autrement procéder à l'élection de ces cons, pour la conſervation de l'humaine ſanté, pour éviter auſſi dangers intollérables, partant je vous exhorte qu'ayez à éviter comme le foudre ces cons thiſics & contagieux, & ceux qui ſont trop hantez, & qui ont tenu les rangs à tous venans, ſe doivent fuir comme la temeſte, car volontiers ce ſont cons eſgarez, cons enchancrez, cons fiſtullez, cons ulcerez, cons hercipille, cons barbouillez, cons morphez, cons ſaphve-

tez, cons encracez & merfiquez, & peut être iftiomenez & en plufieurs lieux ordement cicatricez, & encore piconfolidez, & par conféquent cons criminels, & pour leurs crimes cons paffez par les picques; fuir les faut expreffement comme le beau feu Grejois, car en tels cons les délectations font hafardeufes, & de fi pernicieufe conféquence, qu'il vaudroit mieux fe châtrer un bon coup que d'en guere ufer. Mais élifez de ces cons bien difpofez & bien illuftres, triomphans & bien proportionnez en motte & en ouverture, & en mobilité gros & mouflux, dont deffus eft parlé, principalemeet des femmes bloudes & crefpelées, qui font filles du foleil, & très-afpres & convenables aux conceptions, & telles ont volontiers le con doré, & quand on les peut treuver jennettes à l'âge de quatorze ans ou environ, peu plus que moins, & qu'ils n'ont encore que peu ou point de laine fur peau, telles oultre la dorure ont hardiment le con facré, & de femblables fe fait bon accointer. Mais pour ce que les defchiffremens de ces fecrets intérieurs en fi profonde région ne peut porter grande recréation & moins de decoration à notre foreft, & que je m'en fuis peu paffer au bon contentement de notre queftion, je m'en fuis déporté. Qui en voudra favoir

davantage recouvra aux livres de Avicenne & Hypocrate, & aux traictez d'Anotomie. Dieu qui a tout fait, vous doint à tous & à toutes qui le lisez, le comble de vos gentils desirs. Et de prendre plaisir & contentement de lire ce petit livret, qui a été fait pour vous recréer.

Qui voudra belle femme querre,
Prenne visage d'Angleterre,
Qui aye le corps d'une Flamande,
Et les teins d'une Normande,
Entée sur ung cul de Paris,
Il aura femme à ses desirs.

AUTRES.

Celle qui a les bras charnus,
Grosse mamelle, nez camus,
Longue raison & courtes mains,
Elle est subjette au bas des reins.

AUTRES.

Fille qui fait tettins paroir,
Son corps par estroite vesture,
On se peult bien appercevoir
Que son con demande pasture.





LE BAIL
DES CONS,

Excellent pour tous ceux qui ont vouloir de bailler & livrer semblable chose (y contenue) sents & rentes d'une jeune dame aux beaux yeux, de son devant, qu'elle constitue aux sents & rentes, devoirs, proprietez convenables ci-après mentionnées & déclarées audit présent bail-à-Ferme, qui s'ensuit ci-après.

FUT présente en sa personne de dame de jeunesse aux beaux yeux, grande maîtresse de son con, & grande dame de la Saussaye qui pissotte; laquelle confesse avoir baillé, & s'offre en laisser jouir à toute heure, à tiltre de croist & de sents, à simphorien de la fesse, maistre apprenti de remuer trippes, demeurant à sainct Sanxon, à ce présent preneur audit tiltre de sents, pour lui & pour tous ceux qui voudront habiter au lieu seigneurial ci-après déclaré.

C'EST assovoir, un con, en tous sents, duement borné, & bordé par voyes & sentier, ainsi qu'il se poursuit de toutes ses superfluitez, à présent exempt de toutes parts, assis au lieu de la motte, soubs le ventre:

qui ſe conſiſte en la grande ſalle, cuiſine, pluſieurs chambres, & gardemangers, tant d'hyver que de l'eſté, court, jardin, fumé & en toutes ſaiſons cloyſonnez de pluſieurs & riches tapiſſeries, d'or jaune & changeant. Eſquelles chambres ſont les meubles qui s'enſuivent.

ET PREMIER.

Assavoir, à l'entrée une barre d'or gliſſant, un entrepet ridé, legimbendant pelé, le grand caquenard, le trou remmanché tout à neuf & ballole rabattue forte, & puiſſante, & ès environs dudict lieu, taillis à tondre quatre fois l'an pour le moins, ſans les bailliveaux pendans par les racines, & l'aiſance au puis profond qui ne tayriſt jamais, ains foueniſt à boire aux voiſins ordinairement. Le tout contenant deux quartiers en montaigne, & deux arpens en vallées obſcures & ténébreuſes, tendant d'une part à la rue de Mordelle, & d'autre part aux deux cuiſſes, aboutiſſant d'un bout par le bas à la fente & corne du cul, près la rue des feſſes, d'autre bout au petit ventre, le grand ſentier entre deux. Et en la cenſive de M. Culton, & chargé envers lui de ſents & rentes qu'il doit, ſans autres charges que celles ci-après. Lequel ſents ledict ſeigneur de Culton, & du grand cul, ſera tenu ſouf-

frir & endurer paſſer les eaues & immondices dudict con, ſans pour ce faire aucune diminution dudict ſents : à la charge auſſi que ledict preneur fera tenu labourer, cultiver autres ſubſtances, & entretenir de fonds en rive le dict con, en ſi bon eſtat, labeur & valeur, que ledit ſents s'y puiſſe prendre, engaiger, bailler á autres ſents, ni autrement aliéner ne tranſporter partie ne portion dudict con, ſents le tout. Mais de tout icelui con eslargir, croiſtre, augmenter & non diminuer, le ramonnant, fourbiſſant & ſubſtantant ſouvent, dê jour en jour, & d'heure à autre, ainſi qu'il eſt bien requis & très-néceſſaire. Et où le preneur voudroit laiſſer ledict lieu, & s'en trouve trop chargé & laſé, ſera tenu le rendre en ſubſtance, bon eſtat & deu, avec les uſtenciles & meubles ci-après déclarées, autres menues drogueries qui ſe pourront trouver. Et pour ſeureté dudict ſents & entretement & reſtitution, ledict preneur alie & obligé un lieu appellé Couillard, garny de deux bonnes pieces fortement ancloſes, avec ſa forte & ronde lanca, dont il a accouſtumé combattre. Et ſi accordé par ce faiſant, qu'il ſera tenu ſouffrir en l'une des chambres dudict con, & lieu baillé à ſents, loger les pauvres aveugles qui y voudront habiter, en y faiſant par eux à l'entrée amende

honorable à deux genoux, teste dechapperonnée, la torche au poing, en baisant ledit cón, aussi le plus dignement que faire se pourra, selon la dignité dudict lieu. Lesquels aveugles seront renuz devant que de sortir, pleurer, & laisser la bourse vuide, pour recompense & bon sentiment qu'ils auront receu en icelui lieu, flustes & joyeux instrumens qui les ont fait dancer: car ainsi a été accordé; autrement ne se fust le marché faict entre lesdictes parties, qui à l'entretenir se sont submis, à peine de trois fois le jour amasser les gringuenaudes tombant du taillis estant de dépendances de la seigneurie du cul, & lieu baillé à sents, par celui qui contreviendra à autre substance dudict bail. Qui fut passé en présence du seigneur de la vessieres, Colin Mordant, gros Jean le Morfondu, Guillemin Croquefolle, Thibaut Garot, & un vénérable docteur [en cornardise] duquel je ne sai le nom, je m'en enquerrai en dormant. Le Mardi gras après souper. L'an mil dict jamais. Aussi signé, baise mon cul, & garde bien le trou.

FIN sans fin, attendez la farce.



AUX LECTEURS
SALUT.

Progrostication des Cons Sauvages.

Reprenant les ſots aſtrologues,
Elle eſt ſi vraye que c'eſt rage,
Et ſi vaut mieux pour un village,
Le tiers qu'une poche de drogues.

OR faictes paix, taiſez-vous là
Et croyez ce que vous m'oyrez dire;
Autant deçà comme delà
Pas ne ſuis venu pour vous nuire,
Mais afin de vous inſtituire
Suis ci venu en grand inſtant,
Faux aſtrologues contredire,
Deſquels le monde eſt mal-content.
Ces méchans prognoſtiqueurs couchent
En eſcrit du tems advenir,
Et ſemble qu'aux planettes touchent
Du bout ſes doigts, à les ouyr,
On les deuſt tous vifs enfouyr,
Ou les jeter en la riviere:
Hors du pays les feray fuir,
Si je puis avant qu'il ſoit guere.
Savez-vous de quelle matiere
Je veux ici en droit parler?
Je vous viens monſtrer la maniere

De ſavoir quand devra gresler,
Plouvoir, tonner, & eſclairer,
Dont ſouvent eſtes en eſmoy;
J'eſpère avant que m'en aller
Qu'en ſaurez autant comme moi.

Qui veut ma ſcience comprendre
Achepte des cons s'il n'en a;
Il en eſt qui ne font qu'attendre
Qu'on les embeſogne à cela;
Mais acheptez-en de ceux-là
Qui ont ſens & entendement,
Et n'en prenez point de plus là;
Ou vous pérdriez tout votre argent.

Tout ce que nous prognoſtiquons,
Le comprenons en un vieil livre.
Nommé le Kalendrier des cons,
Contenánt cent & un livre;
Et ſi s'il qui a le livre
Veult feuilleter la librairie,
Lui fault ung cierge d'une livre
Pour le droit de la confrérie.

Le premier mois du kalendrier
Eſt ſouvent ſi froid que merveilles,
Auſſi eſt-il comme Janvier,
Ou ſon bonnet a grandes oreilles.
Si les cons ont les joues vermeilles,
Coygner leur fault très-bien les aynes,
Aux fillettes, non pas aux vieilles,
Nous aurons pour bled des avoynes.

En Febvrier qu'on nomme le court,

Si vous voyez les cons farouches ;
C'eſt adventure s'il ne court
Le mois d'après force de mouches.
On ménera grande guerre aux ſouches
Ce mois-là, s'il fait encore froid,
De peur que vos enfans ne ſoient louches,
Il fault percer les trous à droict.
Chacun ſait que le mois de Mars
Ne fauldroit jamais en Kareſme,
Si les cons ſifflent comme iars,
Il ne fault point que l'on ſe cheſme
D'avoir fromage, laict & creiſme,
Autant que jamais on en veit ;
Si vous n'avez un con de meſme,
Par deſprit coupez-vous le vit.
Le mois d'Avril regarderas
Si les cons ont vertes dorées,
S'il eſt ainſi, dire pourras
Qu'il ſera force de porées,
Et que les jeunes eſpouſées
Deſireront de leurs marys
Eſtre hochée à repoſée,
Et ſera force de ſous-rys.
S'il advient qu'au mois de Mai
Il ne faſſe pluie ou rouſée,
Vous ſavez auſſi-bien que moi
Avant la toiſon ſera touſée,
Jamais ne feuſt tant de marée
Qu'il ſera, mais nous en taiſon
De maquereaux, ou telle denrée

N'empêchez point votre maison.
Le mois de Juin, donnez-vous garde,
S'ils ont une lippe jaulne,
Il sera force de moustarde
A Digeon, & du vin de Beauline
On n'excommuniera point au prosne
Ceux qui hochent sans argent,
S'ils n'ont le vit plus long qu'une aulne
A la mesure de nogent.
Quant vient au mois de Juillet,
Les cons ont souvent la consue;
Qui voudroit avoir le feuillet
Face premiérement revue.
Il voirra, s'il n'a la berlue,
S'il y a boutons aux rosiers;
Car puisqu'il fault que l'homme sue,
D'aller aux lymbes a dangeir.
En Aoust les cons ont de coustume
A estre palles & dégoutez,
Et ont une grosse apostume,
Regardez bien où vous boutez,
Piquez tout beau, & vous hastez,
Chevauchant par vaulx & par plains,
Car voux serez bien mal montez
Quand vous n'aurez que des poulains.
Je vous en advertis, bonnes dames,
tous les ans au mois de Septembre,
D'avoir de bonnes sages-femmes
Avecque vous en votre chambre,
Car on vous tirera un nembre

Au corps dont changerez couleur,
Chacune de vous ſe remembre
De prendre en gré cette douleur.
Le mois d'Octobre vient après
Que l'on ſéme les bleds en terre,
Si les cons ſont preſſez trop près,
Et qu'on leur veuille faire guerre,
Fault le vit auſſi dur que pierre,
Si fauldra t'il qu'il amolliſſe;
Et s'il cuide gagner ſanxerre
Non ſera, mais bien la palice.
Pour certain le mois de Novembre,
Si les cons font laide grimace,
Par cela donnent à entendre
Que c'eſt affin qu'on les rebrace.
Si le con d'une jeune grace
Se met à muer ce moys-là,
On le ſuivront à la trace
Juſqu'à ſens & bien pus-là.
S'ils ont la motte groſſe & dure
En Décembre, il eſt à craindre
Qu'il en ſortira de l'ordure,
Si peu ne les ſaura-t'on poindre,
Et ne pourra la playe rejoindre
Pour oingture que l'on lui baille,
L'on oira maint bon homme pleindre
Qu'on lui baille trop de la taille.
Meſſieurs, voilà les influences
Qui preuvent advenir ſous les cieux,
De ces cons l'on dict par ſentence,

L'ung ſent le jeune, l'autre le vieulx:
Vous en voyez devant vos yeux
La Bulle vraye & authentique,
Acheptez-la pour la voir mieulx,
Si ſentez y avoir pratique.
  Prince, nous aimons les flacons
Remplis, affin que y croquons
Et les perdrix prins aux faulcons,
La moitié plus que ces gros cons.

FIN.

Ci-après enſuit la chanſon chantée de très-méchant ſon.

VOUS qui tenez eſcolle
Du bas esbattement,
Gardez en chaulde colle
De gâter l'inſtrument,
Car la groſſe vérole
Se prend ſoudainement,
Puis on eſt mis au roole
D'amoureux en tourment.
  Le trou de la femelle
Mord cauteleuſement,
Bien ſouvent la plus belle
En a couvertement:
Portez de la chandelle,
Regardez baſſement,
Qui d'en porter ſe mesle
Il faict très-ſagement.

C'eſt groſſe ſeigneurie
D'eſtre perlifié,
Pour aller en Suerie
Eſtre vivifié:
N'en ayez point d'envie,
J'en ſuis certifié,
Autant vault ſur ma vie
Eſtre crucifié.

Le joyaux de la bargue
N'a eſté mal courtoys,
Car pour un coup de dague
J'en ai ſué un mois
Plus aſpre que lignaige
M'on fait toucher le boys,
Au diable ſoit la dague,
Et le jeu du biſcoys.

Lyez & gouſtez le pourpoint,
Non ſans avoir quelque remord:
Le compoſiteur en eſt mort,
Qui avoit d'un ſeul coup point.

Ce livre-ci fut compoſé
A Naples au pays de Suerie,
Auqnel lieu a eſté portée
A un maîſtre d'imprimerie,
Lequel ſoudain, je vous affie,
Pour l'imprimer ceſſa toute œuvre;
On le vend à la bourgeoiſie
De Rouen, rue de la Chieuvre.

FINIS.




BIBL
Vit
X